



# FloriLettres

Revue littéraire  
de la Fondation La Poste

> numéro 106, édition été 2009

## SOMMAIRE

- 01 Éditorial
- 02 Entretien avec Bernard Giraudeau
- 07 Bernard Giraudeau - Portrait
- 09 Extraits choisis - « Cher amour »
- 10 Archives de la vie littéraire
- 12 Dernières parutions
- 15 Agenda
- 21 Les actions de la Fondation La Poste

## Bernard Giraudeau *Lettres d'amour et de voyages*

### Éditorial

Nathalie Jungerman

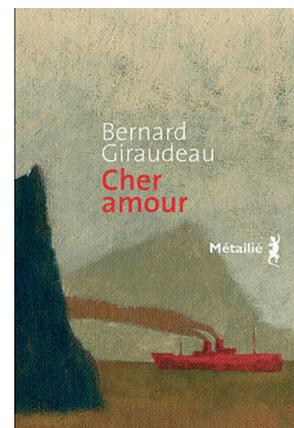
« Ces lettres qui ne pourraient jamais finir sont celles de mes mouvements géographiques et de mes voyages immobiles sur la scène. Mais probablement y verrez-vous un autre voyage plus complexe, plus hardi, plus désespéré. Voyager, dit-on, on n'en revient jamais. »

Bernard Giraudeau, *Cher Amour* (Éditions Métailié).

C'est à une mystérieuse inconnue, citadine, une certaine Madame T. dont le nom se résume à une initiale évoquant la stabilité, que Bernard Giraudeau écrit ces lettres. Il lui raconte ses expéditions lointaines, caméra au poing, sa vie de théâtre, ses faiblesses, ses doutes, la vanité aussi, son désir d'aimer et son retour sur la *Jeanne d'Arc* avec le titre d'écrivain de marine. L'ancien mécano qui obtient le grade de capitaine de frégate et séjourne dans la chambre de veille amiral, récite à bord des vers élisabéthains. Non sans ironie, il répète sur le navire de guerre puis chez le dictateur Pol Pot, *Richard III* de Shakespeare, interprétation exigeante à l'image de la tyrannie du roi. Ce sera son dernier rôle avant une longue convalescence, un voyage sur le lit d'hôpital pour « mettre la douleur au repos »...

Avec une écriture fluide faite de poésie et de mots crus, il dit aussi la désespérance et la misère humaine, les souffrances et la beauté du soleil couchant sur une montagne d'immondices.

Dans son appartement parisien, Bernard Giraudeau reçoit avec chaleur et élégance pour parler de son livre, *Cher amour*, de soi, des autres et de la vie. Une belle rencontre, un partage.



Bernard Giraudeau  
*Cher amour*  
Éditions Métailié, mai 2009  
267 pages, 17 €

**Bernard Giraudeau au Festival de la Correspondance à Grignan**



vendredi 3 juillet à 19h : Lecture de Cesare Pavese à la Collégiale  
samedi 4 juillet à 14h30 : Rencontre littéraire animée par Karine Papillaud dans la Cour du Tricastin, suivie d'une séance de dédicaces.

**Salon du livre de Bois-Plage-en-Ré**

Anne Marie Métailié et Bernard Giraudeau, invité d'honneur, sont invités les 7 et 8 août  
Programmation détaillée sur le site : [www.ile-aux-livres.fr](http://www.ile-aux-livres.fr)

## Entretien avec Bernard Giraudeau

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

***Cher amour* est le titre de votre cinquième livre qui vient de paraître aux éditions Métailié (*Le Marin à l'ancre, Les hommes à terre, Les Dames de nage, Contes d'Humahuaca*). Comme pour *Le Marin à l'ancre*, vous avez choisi la forme épistolaire plutôt que le journal ou le carnet de voyage, quoique les deux genres littéraires soient intimement liés dans votre récit... Dans *Les Hommes à terre*, il est aussi question de lettres et de cartes postales... La forme épistolaire convient-elle au voyageur ? La lettre est-elle une manière de conjurer l'absence ?**

**Bernard Giraudeau** Il me semble que la lettre, ou même la simple carte postale, est un mouvement vers l'autre, le meilleur moyen pour partager des émotions, partager ce que l'on vit. J'aime utiliser la forme épistolaire parce qu'elle induit toujours, à un moment donné, une attention précise. Elle est une pensée pour l'autre. Quand le voyageur écrit une lettre, c'est un peu comme s'il prenait des notes pour son correspondant. Conjurant l'absence ? Sans doute. En ce qui me concerne, il s'agit probablement de l'absence de l'amour. Pendant un certain temps, l'amour n'a été qu'un fantôme, un lointain mirage pour devenir ensuite une réalité.

**Vous écrivez « les retours sont toujours titubants... Il faut du temps pour revenir... la navigation au vent avait ce respect du temps à retenir ou à oublier ».**

**C'est un peu comme avec le courrier classique, on affronte l'absence et la durée par opposition à cette immédiateté moderne du voyage ou de la communication électronique...**

**B. G.** En effet. Pour ma part, je ne suis pas encore prêt à correspondre par le biais de l'ordinateur. Je ne m'accroche pas à la proue d'un navire car je suis encore en train de regarder le sillage. J'ai besoin d'écrire sur du papier pour prendre des notes, et préfère le stylo au clavier pour correspondre, la feuille à l'écran. Je me suis aperçu qu'avec l'écriture manuscrite le premier jet a souvent un sens, même s'il est bien sûr à retravailler. Avec l'ordinateur, il me semble qu'on doit être plus appliqué au détriment d'une certaine spontanéité. Et il y a si peu de charme que je ne me sens inspiré d'aucune sorte. Quand je suis devant un écran pour écrire un mail, tout s'échappe de moi.

**Dans *Cher Amour*, l'écriture épistolaire permet ces allées et venues entre Paris et l'ailleurs, l'Amazonie, le Chili, L'Indonésie, Djibouti, le Cambodge... Avec la correspondance, le temps devient un espace de potentialité, un lieu possible...**

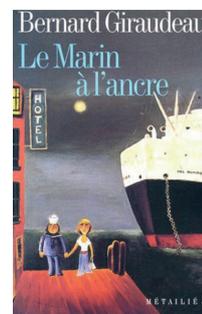
**B. G.** Oui, on abolit une distance, un temps. Ce n'est pas dans le sens du raccourci, mais dans celui de l'intemporel. Il y a aussi, bien évidemment, cette notion d'un lieu possible.

**Cette inconnue prend place dans votre présent...**

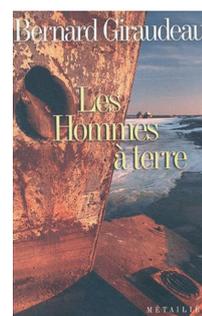


Bernard Giraudeau  
Photographie de Daniel Mordzinski.

Bernard Giraudeau est né à la Rochelle. Acteur et cinéaste, il réalise des longs métrages, *L'Autre* et *Les Caprices d'un fleuve*, ainsi que des documentaires dont *La Transamazonienne*, *Esquisses philippines*, *Un ami chilien*. Il est l'auteur, entre autres, des *Contes d'Humahuaca*, du *Marin à l'ancre*, des *Hommes à terre* et des *Dames de nage* (Métailié).



Bernard Giraudeau  
*Le Marin à l'ancre*  
Éditions Métailié, 2001



Bernard Giraudeau  
*Les Hommes à terre*  
Éditions Métailié, 2005

**B. G.** Elle prend place dans mon présent car parfois, j'en ai simplement besoin. Elle est une bouée à laquelle je me raccroche, à laquelle je parle, j'écris, pour dire ce que ce je ne peux partager avec mon entourage immédiat. Elle est une réalité encore très fragile, un miroir qu'il ne faut pas briser en cours de route.

Cet Amour-là avec un grand A est une plénitude, une patience difficile à atteindre. Cet amour est à deviner, à dessiner ou à sculpter. J'aurais pu rêver, imaginer de construire un personnage féminin roux aux yeux verts ou une noire peule avec des yeux multicolores ! Cependant, j'ai choisi d'évoquer une femme aux cheveux châtain et aux yeux noisettes, non sans charme mais plus ordinaire, universelle en quelque sorte, et qui laisse place à l'imaginaire. Cet Amour doit nous amener à une réflexion et à une acceptation.

**L'inconnue à qui vous vous adressez, cet interlocuteur muet, ne serait-elle pas l'histoire, l'écriture elle-même ?**

**B. G.** Cette inconnue est l'ensemble, la symbolique même de ce qu'est l'amour. C'est l'amour du théâtre, du voyage, des rencontres, de la beauté, de la musique, l'amour de ce qui peut être magnifié dans la vie. Cet interlocuteur muet prénommé « Cher amour » est tout ce qui peut nous bonifier, nous enrichir, nous faire grandir. On écrit toujours pour quelqu'un, et même si c'est pour raconter nos souffrances. Je crois que l'être se grandit en essayant de partager ce qu'il y a de plus profond en lui. C'est une adresse à l'autre car sans l'autre il est difficile d'avoir une véritable existence.

**Une adresse à soi-même ?**

**B. G.** Certainement, il y a une part à soi-même. On s'interroge sur un certain nombre de choses, on note ce qui paraît nécessaire. Le carnet de voyage est une forme de méditation, une forme de prière aussi qui peut permettre de comprendre le mouvement de la vie.

**« Peut-être vous mentirai-je un peu, mentir un peu c'est être très près de la vérité » écrivez-vous en préambule... Peut-on parler de récit autobiographique ?**

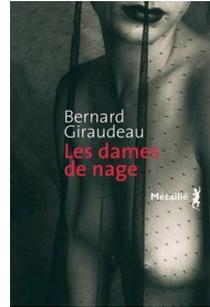
**B. G.** Je dirais plutôt qu'il s'agit d'un récit romanesque dans lequel je dis « je » et ce « je » met parfois l'accent sur ma propre existence mais il raconte aussi les débordements possibles, les histoires des autres. Ce récit met en scène une correspondance avec Madame T. qui est une fiction absolue. Le théâtre et les voyages sont des passages véridiques, mais finalement, quelle importance ! La frontière est floue entre l'autobiographie et la fiction. On est nourri de ce qu'on a vécu mais également de plein d'autres choses qui nous submergent et qui font croire aux autres ce qu'on n'a pas forcément fait. L'exactitude des événements n'a pas beaucoup d'importance. L'important, c'est ce regard que l'auteur peut porter ou rapporter.

Quand je dis abandonner le « jeu » pour le continent du « je », il s'agit vraiment d'un questionnement sur soi. Est-ce qu'on arrive à se reconnaître à travers cet écheveau complexe et ces chemins uniques ? On peut se reconnaître dans le récit, dans l'écriture d'un auteur qui est très différent de soi. Quand je lis Pessoa ou Michaux dont les propos peu tendres d'*Ecuador* m'avaient choqué de prime abord, je m'aperçois qu'il y a des émotions, des sensations communes.

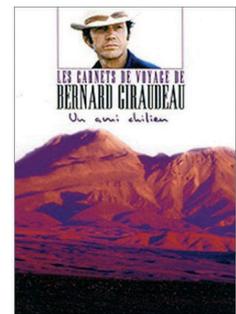
**Qu'est-ce qui vous pousse à écrire ?**

**B. G.** Ce qui me pousse à écrire c'est le plaisir. J'aime prendre des notes au cours de mes lectures et m'approprier un thème ou une phrase pour ensuite les adapter à ma propre vie, à mon écriture. Nicolas Bouvier disait : « Il y a des livres qui vous donnent envie de vous mettre au travail ». C'est exactement ça. J'ai eu envie de partager mes voyages et j'ai écrit à ce sujet tout en prenant à chaque fois une direction différente. J'utilise le voyage comme un élément, un matériau qui me permet d'écrire des histoires d'amour, des tranches de vies illustrées par des passages historiques... Écrire sur mes voyages est pour moi davantage une quête qu'un simple récit avec ses descriptifs.

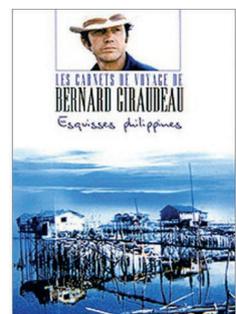
**Il est question dans ce livre de voyages au bout du monde - vos documentaires « Carnets de voyage » seront l'aboutissement de cette caméra presque toujours**



Bernard Giraudeau  
*Les Dames de nage*  
Éditions Métailié, 2007



Les Carnets de voyage  
de Bernard Giraudeau  
*Un ami chilien*  
DVD, Éditions Montparnasse



Les Carnets de voyage  
de Bernard Giraudeau  
*Esquisses philippines*  
DVD, Éditions Montparnasse

**présente -, de tournages sur lesquels vous ne vous attardez pas, de théâtre surtout, que vous nommez « le voyage immobile ». Quand ce « voyage » s'arrête, vous dites être « frappé soudain par le retour au quotidien ». Il est question également du voyage sur le lit d'hôpital, pour « mettre la douleur au repos »...**

**B. G.** Oui, tous ces voyages sont effectivement dans ce livre. J'ai réalisé des documentaires pendant des tournages de films où j'étais acteur, et à la suite de propositions qui m'avaient été faites. Je ne savais pas à l'avance ce que j'allais écrire. J'allais mieux et j'avais envie de composer des carnets de voyages, me disant que ce n'était pas trop difficile grâce aux nombreuses notes que j'avais déjà accumulées. Une façon d'emmener avec moi le lecteur en promenade ! Puis, j'ai souhaité raconter une histoire d'amour, et j'ai imaginé la partager avec quelqu'un, ou même l'adresser à quelqu'un. J'ai aussi voulu évoquer dans mon livre ce voyage magnifique qu'est le théâtre, parler du jeu de l'acteur, de ce que moi j'ai vécu sur le plateau, de ces pièces importantes qui ont ponctué ces dernières années, *Becket* ou *l'honneur de Dieu* et *Richard III*. Tout cela s'est enchaîné.

Il y a parfois une ivresse douloureuse, de longues répétitions dans le doute, un personnage qui ne vous laisse aucun repos, une évidence du jeu à trouver... Quand vous êtes sur scène, c'est incroyable, quasi transcendantal. Le public vous met en état d'apesanteur... Alors, quand ça s'arrête, vous n'êtes pas tout de suite dans la réalité. Revenir d'un voyage ou du théâtre, c'est la même chose, vous êtes déphasé. Il y a toujours un temps de réadaptation et le retour au quotidien est un retour à l'anecdotique qu'il est souhaitable d'apprendre à regarder autrement.

**Vous écrivez à propos d'Henri II Plantagenêt et Thomas Becket (p.155) : « C'est difficile de vivre avec un roi, un acteur cinéaste qui ne sait plus qui il est. Pas tout à fait un autre et pas tout à fait lui-même. ». Est-ce que les voyages vous permettent de vous retrouver, de savoir qui vous êtes, de « revisiter cet étrange continent du Je » dont vous parliez ?**

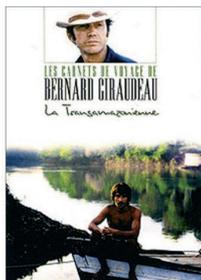
**B. G.** Il est difficile de ne pas être soi-même quand on voyage, puisqu'on n'est pas en démonstration mais « en porosité ». C'est d'ailleurs peut-être là où on est le plus soi-même. En même temps, le théâtre vous emmène dans un voyage obsessionnel. Richard III ou Thomas Becket sont des

personnages qui demandent du travail, qui vous obsèdent, hantent vos pensées et vous harcèlent. C'est très difficile de se débarrasser de ce roi, on devient un peu lui. Quand j'ai embarqué sur le porte-hélicoptère la *Jeanne d'Arc* avec lequel j'avais déjà fait deux fois le tour du monde, Richard III s'accrochait à moi. Je croyais que j'étais capable de l'oublier, mais il était là, je l'avais sur les talons. Il y a un phénomène étrange qui s'est produit le dernier jour des représentations, une impression de se débarrasser de quelque chose...

**Comme avec un livre sur lequel on inscrit le mot « fin » ?**

**B. G.** Quand je finis un livre, je ressens plutôt une sorte de baby blues que je n'ai pas au théâtre mais que j'éprouve également après un voyage. Je me sens un peu démuni.

Alors qu'à la fin des représentations théâtrales, il y a quelque chose qui a lâché, on passe à autre chose... C'est plus accessible pour moi, plus évident à dire.



Les Carnets de voyage de Bernard Giraudeau  
La Transamazonienne  
DVD, Éditions Montparnasse

**Après avoir été nommé écrivain de marine, vous êtes donc retourné sur le navire la Jeanne d'Arc sur lequel vous étiez mécanicien de la machine arrière...**

**B. G.** Oui, et je récitais *Richard III* sur la *Jeanne* où j'avais de longs moments de tranquillité. C'était assez amusant - si on peut dire - de répéter *Richard III* sur ce bateau, puis après chez le chef des Khmers rouges Pol Pot. Tous ces personnages sont des êtres d'invention issus de la vérité des hommes, de l'histoire des hommes. Avec les grands auteurs comme Shakespeare, on est dans quelque chose de palpable même si on est dans une métaphysique.

Quand on est nommé écrivain de marine, on a l'occasion de remonter sur le navire, et on devient capitaine de frégate. Pour un ex-quartier-maître mécanicien, c'est une étrange promotion. Je suis donc revenu sur ce bateau quarante ans après. Je ne crois pas finalement que ce soit une bonne chose de fouiller la mémoire et de ressentir à nouveau cette ambiance de mécano. Il faut laisser cette réalité dans l'imaginaire car de toute façon, elle n'est plus. Je me suis même demandé si j'avais été ce jeune homme, j'ai pensé que c'était un autre. Évidemment, des souvenirs, des odeurs resurgissent avec force. Mais tout ça ce sont des rôles, même le dernier, sur mon lit d'hôpital, c'était un rôle.

**Vous parlez justement de cécité et d'aveuglement sur votre lit d'hôpital...**

**B. G.** Les rôles sont des voyages et le dernier me permet de rencontrer la femme dont je rêve... Je me suis rendu compte de ma cécité en jouant cet aveugle sur mon lit d'hôpital. Ce rôle était le mien depuis longtemps, ne voyant pas le quotidien, l'ordinaire, n'étant pas attentif à l'essentiel. Pour la première fois, je suis devenu un aveugle qui voit, découvre et s'attendrit. Je crois que la maladie a un sens au moment où elle arrive. Elle doit nous permettre d'ouvrir un certain nombre de fenêtres, de portes, de tenter d'être soi.

**J'ai ressenti dans votre écriture, une douceur, une fluidité, à laquelle se mêle pourtant un contenu brutal, terrible, des drames et souffrances contés, la misère, la désespérance...**

**B. G.** J'ai beaucoup travaillé ce texte, contrairement à mon premier récit, *Le Marin à l'ancre* où j'ai préféré livrer une écriture âpre, presque un premier jet. À l'époque, je ne savais pas que j'allais continuer à écrire. J'ai voulu ensuite aborder les nouvelles pour voir si j'étais capable de faire un court récit. Puis, il y a eu *Les Dames de nage*. Anne-Marie Métaillé avait insisté pour que je lui donne à lire mes notes et s'est aperçue qu'elles formaient des histoires, qu'il y avait là un livre ! Depuis, je me suis mis à travailler pour arriver à dire l'âpreté de la réalité, l'amener comme une évidence, exprimer la crudité avec fluidité. Par exemple, c'est l'impossibilité de se révolter qui m'a fait écrire ainsi le passage sur la décharge de Manille. Il y avait sur cette plaine et ces montagnes de déchets immenses, un coucher de soleil inouï, l'immonde absolu était magnifique de beauté et de douceur. Comment écrire ça, arriver à rendre cette impression ! Les expériences de la vie et les accidents de parcours vous font abandonner un peu la férocité immédiate. Aujourd'hui, ce serait pour moi une régression de me mettre en colère en ne sachant plus ce que je dis. Je voudrais pouvoir exprimer, écrire ma colère de façon à ce que l'on en sente la profondeur, la vérité.

**La lettre est aussi le prétexte aux récits romanesques, aux tranches de vies racontées, celles de ces femmes héroïques ou cruelles: Isabel Godin, Inès de Suares, Cusisigna la princesse Plaisir, la Quintrala...**

**B. G.** Il existe des documents sur le procès de la Quintrala qui a toujours été protégée par l'argent. Aujourd'hui, l'injustice est signifiée par la lenteur, autrefois c'était par la corruption. Cette femme m'a fasciné parce qu'elle était une amou-

reuse de la chair. Si elle pressentait le moindre danger, elle tuait ses amants. À l'instar de Gilles de Rais, tuer était sans doute pour elle orgasmique. Elle n'a pourtant jamais supprimé son mari qu'elle trompait magistralement. Il était complice de ses meurtres.

**Comment en êtes-vous arrivé à parler de ces femmes ?**

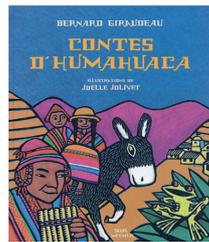
**B. G.** C'est au cours de mes lectures ou de mes conversations avec mon ami Osvaldo - je le cite à propos du Chili - que j'ai relevé ces morceaux de vies incroyables. Il y a des histoires d'amour édifiantes comme celle d'Isabel Casa Mayor. Alors âgée de treize ans, elle tombe amoureuse de Jean Gaudin, le cousin de l'astronome et du grand Charles de la Condamine. Jean épouse Isabel en 1741, elle a quatorze ans. Elle était assez connue parce qu'elle venait de l'une des familles les plus riches de la petite colonie espagnole. Elle choisit cet homme qui, peu doué pour les affaires, dilapide sa dot et part seul pour Cayenne dans le but de s'y installer et préparer le terrain pour son épouse. Elle ne pourra le rejoindre que dix-huit ans plus tard, après un périple inimaginable. J'ai choisi ces histoires parce qu'elles se sont passées là où je suis parti, mais il y en a bien d'autres encore.

**Vous écrivez, à un moment, que ça n'a pas été dit et que vous allez un peu inventer...**

**B. G.** Effectivement, mais je me suis rendu compte que je n'inventais pas tant que ça. C'est assez troublant d'ailleurs. On n'est pas loin de la vérité car on a des éléments géographiques, un contexte et un décor. Dire, par exemple, que Monsieur Gaudin a été un homme fidèle pendant 18 ans serait sans doute une pure invention, mais ce n'est pas très important. Cet amour semble plus fort que tout. La beauté d'une histoire d'amour n'est pas dans ce qui est dit mais dans ce qui est caché.

**Vous employez à plusieurs reprises le verbe « conter », dès le début du livre en vous adressant à Madame T. et à propos de la « frustration du cinéaste » (p.98) : « C'est la frustration du cinéaste que de ne pas pouvoir approcher ce qui est au-delà des apparences. C'est pour cela que je vous écris, Madame, pour vous conter ce qui est derrière la réalité visible, que ma boîte à images ne vous dira jamais »...**

**B. G.** J'aime raconter des histoires. Alors que je me documentais sur les vies de Casa Mayor et



Bernard Giraudeau  
Les Contes d'Humahuaca  
Seuil / Métaillé, 2002  
Coll. Albums Jeunesse

d'Inès de Suarez, je ne pouvais m'empêcher de conter ces récits à des amis. Je me suis aperçu combien ils étaient fascinés par ce qu'ils entendaient. La vie d'un personnage du XVIIIe siècle s'apparente davantage au conte qu'à la biographie.

La caméra ne peut effectivement pas aller aussi loin que l'écriture, et c'est pour cette raison que j'ai eu besoin de rajouter des commentaires ou de la musique dans mes films. L'image rétrécit beaucoup et le talent du cinéaste est de faire en sorte que ce petit cadre ramassé soit le plus suggestif possible. Il s'agit de raconter une histoire précise dans laquelle le spectateur peut donner libre cours à son imaginaire.

**Vous parlez à propos du cinéma, de ce «trouble sentiment de ratage après chaque expérience » et à propos du théâtre, vous écrivez : « Madame, il faut vous dire que je n'ai pas été content de moi encore une fois. Je ne suis jamais content, me direz-vous... » Avez-vous le même sentiment quant à l'écriture ?**

**B. G.** Non, parce qu'avec l'écriture, il y a un façonnage, une possibilité de revenir sur l'ouvrage. La phrase est là, je peux la relire, y revenir plus tard. Je ne suis pas satisfait ou insatisfait, je travaille jusqu'au dernier moment. Bien sûr, on peut toujours dire qu'il manque des éléments mais j'ai appris à ne plus être le perfectionniste de l'impossible. Tandis qu'au théâtre, si un soir j'ai l'impression d'avoir raté mon jeu, c'est trop tard, je l'ai déjà partagé. Du coup, j'éprouve une sorte de déséquilibre. C'est aussi la preuve d'un orgueil démesuré parce que j'ai eu un véritable partage avec le public. Il faut alors accepter ses faiblesses, ses fragilités, ce qui est difficile à faire quand on veut jouer les héros.

Quant au cinéma, en tant que réalisateur, on est proche de l'écriture. En tant qu'acteur, on n'est pas tout à fait maître de soi, il y a un monteur, un réalisateur, une caméra, et tout est *bluff*. On peut tricher pour raconter ce qu'on veut. On peut faire en sorte que deux visages se regardent alors qu'ils n'ont pas été filmés au même moment ni au même endroit et donner un sens à leurs échanges. Il est donc possible avec le cinéma de mentir. L'acteur n'est qu'un petit élément parmi tant d'autres.

**Vous dites aussi : « Je ne peux pas filmer l'ennui »**

**B. G.** Beaucoup de cinéastes ont essayé de le faire et c'est très ennuyeux ! Pour moi, l'ennui est la négation même de ce qui est. L'ennui est terrifiant parce qu'on est dans l'impuissance,

l'inaction. S'ennuyer serait peut-être comme un regret, s'ennuyer ici de ne pas avoir une autre vie, s'ennuyer de l'ailleurs. Finalement, je ne peux pas le filmer car je n'arrive pas à en donner une définition.

**Vous allez participer début juillet au festival de la correspondance de Grignan...**

**B. G.** À Grignan, je vais lire les lettres de Cesare Pavese et faire un café littéraire à propos de *Cher Amour*. Je suis ravi de ces lectures car là aussi, il est question de partage.

**Travaillez-vous déjà à d'autres projets, cinéma, théâtre, livre ?**

**B. G.** J'ai des notes éparses à remettre en ordre. Mais mon principal projet est de vivre, et il y a beaucoup de travail pour arriver à vivre normalement. Je ne crois pas être encore prêt à monter sur scène et ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. Quant au cinéma, il faudrait que ce soit un rôle étonnant avec des gens sympathiques, histoire de passer un agréable moment. Je n'ai pas de vrai projet, si ce n'est de profiter de ce qui m'est donné. Je trouve maintenant que la vie est trop précieuse. J'ai eu ma période d'extrémisme physique, que ce soit en mer ou en montagne. J'ai flirté avec le bord de l'abîme pendant pas mal de temps, avec ce pied de nez à la mort, toujours, jusqu'au moment où elle m'a dit « voilà, j'arrive ». Je n'ai pas pour autant davantage peur de la mort, au contraire. Sa proximité m'a permis de découvrir d'autres choses, de modifier mon regard sur la vie, de mettre un terme à ma frénésie, à mon perfectionnisme exacerbé.



## Bernard Giraudeau Portrait

Par Corinne Amar

« L'hôtel est désuet, sans confort. Il y a un large sourire au-dessus du comptoir. Les deux yeux noirs nous suivent jusque dans la rue. Le restaurant est vide. Soupe de coquillages et poissons. Il y a un bar dans une petite rue près du port. C'est à deux pas. La salle est minuscule avec des guirlandes de lumières blafardes. Une ampoule sur deux. Assises sur des chaises, de grosses femmes nous dévorent déjà. Ce sont deux putes pas chères en chair et très laides. Laides à faire frissonner. J'ai froid, je rentre. J'attends l'aube. Le matin est clair, avec des restes de brume sur les collines. Il faut reprendre la mer. » (*Le Marin à l'ancre*, Métailié, 2001, p.92)

Les romans de Bernard Giraudeau se ressemblent; des voyages au loin, « là-bas », des îles, des désirades, des longs départs, des retours pour mieux repartir-mieux revenir-mieux aimer, des histoires simples, des histoires de marins avec de la poésie et des fantasmes dans la tête, des « cargos arrêtés dans des rades », des vies quotidiennes, des tournées théâtrales, des amis, de l'exaltation, des rêves de femmes, des lettres, journaux, carnets de voyages mêlés, qui font la continuité de soi, qui font le prolongement, la présence de l'Autre. L'écriture indispensable - substance vive - , le *Je t'aime* qui se prononce sans se prononcer. Phrase relativement courte, qui laisse à l'adjectif de quoi se multiplier, de quoi l'emplier, de quoi l'habiter, musique du verbe qui entretient le mythe de *l'ailleurs*, cultive le charme, la fascination: l'Amazonie, l'Indonésie, le Cambodge, le Chili, l'Afrique, l'Amérique du Sud, l'Asie... : un monde, un autre, une navigation enivrante et pudique, des lieux qui n'en finissent pas d'être exotiques, des couleurs, des lits de fortune, un décor, un lyrisme juvénile, parfois « une pute », « deux »... ; le ton, dans son romantisme de voyageur, garde sa crudité de marin.

« Je vous écris pour prolonger l'instant, en garder une trace, tordre le cou à la fugacité, à l'oubli, à l' "impermanence", ceci sans succès bien sûr puisque j'aime l'éphémère, nul n'est parfait. Le prendrez-vous ce temps de me lire, pour me prolonger un peu en vous ? » Dans *Cher amour* (Métailié,

2009, p. 9 ) à une mystérieuse destinataire, Madame T, il écrit, confie son envie, son aveu : tout dire. Il la vouvoie, il la tutoie parfois, lui raconte ses voyages, sa vie de théâtre, de cinéma, ses jours d'hôpital aussi, ce « long travail que de renaître », quand on a cru mourir, il la cherche, il voit très bien ses mains, elle n'a pas de nom, une initiale juste, marque simple de celle, fictive ou réelle, commise à la garde du secret, qui saura se reconnaître. Il reprend la mer. La mer encore, celle de Chine. *Esquisses philippines... En 1965, il était mécano dans la Royale, un pompon sur la tête comme une pomme. Il lisait Conrad et Melville...* Il est passé des salles de machines aux planches d'un théâtre. Il confie les longues répétitions, les levers de rideau, le doute, et le trac, la souffrance aussi, le vide. Viendra-t-elle le voir ? Il l'espère, il la veut, il l'attend. Tout ça, il le lui dit, et d'autres choses encore, de son histoire et de son présent. Il va jouer *Richard III*, de Shakespeare, à La Rochelle, avec Didier Long, on est en 2005, il s'y prépare, comme il se prépare à la difficulté, au doute, à la « résurrection ». Il est nommé « écrivain de marine ». Consécration ! Il est devenu capitaine de frégate, il peut ainsi naviguer « selon disponibilité, sur un navire de la marine nationale ». Fierté. Il remet son uniforme, embarque sur *La Jeanne*, la fameuse, navire avec lequel il a déjà fait deux fois le tour du monde, un Noël, entre Tunis et Djibouti, les souvenirs affluent, mais il n'est plus à la même place. « J'ai mis mon uniforme avec épaulettes et insigne des écrivains de marine, une plume posée sur une ancre, très élégant. C'est petit, une chambre de veille amiral, mais j'y suis seul. Il y a quarante ans, dans le poste 8, on était soixante. (...) Délectation. Je vais pouvoir errer à ma guise sur l'acier gris. Je n'ai pas de programme si ce n'est l'exploration du territoire matriciel dans lequel j'ai vécu quand j'avais dix-sept ans. Je vais filmer les visages bien entendu (pp. 170-171) ». Il filme, il écrit, il adore raconter.

Dans *Le Marin à l'ancre*, il envoie une lettre à l'ami qui rêvait de voyages mais vivait « dans un fauteuil électrique qui était sa deuxième peau, son char, sa formule 1 ». Il écrit cette longue lettre, journal des quatre coins de la terre qu'il parcourt, à Roland, qui voulait aller aux îles Marquises. « Je t'emmènerai partout où j'irai », il lui promet. Il l'appelle R. et tous les deux se comprennent.

Entre les deux romans, il y eut *Les dames de nage* (2007) et cet impérieux désir explicité dans les premières pages, d'écrire au monde, « pas aux gens, non, au monde », de lui confier, en même temps que sa quête de *l'ailleurs*, de *l'inconnu(e)* - sa fascination pour ces figures de l'amour qui l'accompagent -, toute son expérience intérieure. Il

ressuscite les premières années impatientes, la jeunesse démunie, l'appel du large pour ne pas finir chez Simca, en usine, les espoirs, l'aventure et la mer, les insatiables amours « Il n'y a que les débuts qui m'intéressent, je me lasse et on se lasse de moi. Je ne sais faire que des ébauches... », ces amours-là qu'il n'a pas oubliées... Il dit Proust impossible à lire - il a vingt ans -, il préfère Conrad, Melville, *La Pierre et le Sabre* de Yoshikawa, le « puzzle en images d'Amélie »...

*Le dimanche, il déjeunait chez sa mère.*

- *Qu'est-ce que tu vas faire ?*

- *Ne t'inquiète pas.*

- *Je m'inquiète un peu quand même ( p.94)*

« "Cher monde". J'ai plusieurs fois écrit avec application, sur mon cahier d'écolier, ce début prometteur d'une lettre dont je n'arrivais pas à synthétiser le contenu d'un sens qui m'échappait encore et ne me serait peut-être jamais révélé. » (Métailié, 2007, p. 14). Il écrit comme on écrit pour se donner de la force, pour se façonner, apprendre à mieux se connaître.

Il y eut aussi *Les hommes à terre* (Métailié, 2004)

« Tu as dit un jour qu'un marin à terre est un marin perdu. Celui qui pose son sac sur un quai n'aura que des souvenirs. (p.78) » ; ces histoires de marins « immobiles », déboussolés de n'être pas en mer, il raconte ces cinq vies, dans des villes traversées (Hô Chi Minh-Ville, Saïgon, Brest, Lisbonne, La Rochelle), avec des bateaux, des ports, des attaches précaires, leurs abandons sûrs et leurs rêves d'éternité... « Un port regarde la mer, forcément »...

On connaît ou on découvre l'écrivain, on connaît surtout l'acteur, pour le cinéma et la télévision, depuis 1973 (date de ses débuts avec *La poursuite implacable*, de Sergio Sollima, et le fameux *Deux hommes dans la ville*, de José Giovanni, aux côtés de Jean Gabin et Alain Delon) ; aussi comédien de théâtre, scénariste, réalisateur de films et de documentaires (d'après ses Carnets de voyages ; *La Transamazonienne*, *Un ami chilien*, *Chili Norte*, *Chili Sure*, *Esquisses philippines*), conteur d'histoires pour les enfants (livres sonores)...

Il est né à La Rochelle. Petit-fils de cap-hornier, fils de militaire souvent absent, école pas aimée, il veut prendre le large, et très vite. En 1963, à l'âge de 16 ans, il entre dans la Marine nationale, à l'École des apprentis mécaniciens de la flotte. Il participe aux deux premières campagnes du porte-hélicoptère *Jeanne D'Arc*, expérimentera d'autres bateaux de légende, mille et une escales, fait le tour du monde deux fois, avant de décider de quitter la marine pour tenter le Conservatoire. Il y entre en 1970. Premier prix de comédie classique et moderne. Très vite, il alterne rôles au cinéma et au théâtre, jusqu'en 1987, où il passe de l'autre côté de la caméra comme réalisateur.

Il met en scène *L'Autre* en 1990, *Les Caprices d'un fleuve* en 1996, tourne, comme acteur, dans des films plus marquants de sa carrière ; *Le Fils préféré* de Nicole Garcia en 1994, *Ridicule* de Patrice Leconte en 1996, *Une affaire de goût* de Bernard Rapp en 2000. Les « Molière » le récompensent (Molière du comédien) pour *L'Aide-mémoire* (1993) de Jean-Claude Carrière, *Le Libertin* (1997) d'Eric-Emmanuel Schmitt, *Beckett ou l'honneur de Dieu* (2001) de Jean Anouilh ; les « César » ne l'oublient pas : meilleur acteur dans un second rôle pour *Le Toubib* (1980), *Le Fils préféré* (1995) *Ridicule* (1997) ; meilleure première œuvre pour *L'Autre* (1992) ; meilleur acteur pour *Une affaire de goût* (2001).

Le voyageur de toujours est revenu de loin. Il lui a fallu mettre une certaine douleur au repos. Il n'a pas cessé de voyager. Ce qu'il écrit nous le dit. L'histoire et le présent se confondent, le Chili, dans la tête, ce qu'il va en écrire, Paris, toujours là...

« Dans l'avion, j'essaie de noter tout ce que je n'ai pas eu le temps d'écrire pendant ce voyage. J'ai quelques fragments, parfois illisibles, mais tout est là, avec les bandes soigneusement étiquetées. L'arrivée à l'aéroport est un peu chagrine. À la livraison des bagages, je somnole avec un bout de Chili dans la tête. Le tapis démarre, pas moi... Paris est sublime dans les lumières du matin. Paris n'est pas ingrate elle me pardonne mes infidélités. » (*Cher amour*, p.109.)



## Extraits choisis

Bernard Giraudeau  
« Cher Amour »

### Un trou dans l'Aide-mémoire (p. 13)

Je suis dans une loge de théâtre, l'antichambre de la scène sur laquelle tout à l'heure je rejoindrai ma partenaire. Pour l'instant elle se maquille, rêve, raconte une histoire que j'écoute avec attention, vous délaissant pour sa voix. N'ayez crainte, je reviens vite vers vous et me penche avec bonheur sur votre absence. C'est un bonheur illusoire, éphémère, un manque, vous le comprendrez. Je dois être patient, mais c'est un mot qui n'appartient pas à mon vocabulaire, il est un peu le cousin de la sagesse et c'est une qualité qui m'évite. Parmi les voyages que je compte bien partager avec vous, il y a ceux, immobiles, du théâtre.

Je joue un séducteur un peu sot qui comptabilise ses conquêtes dans un carnet, un aide-mémoire qui le ravit et le conforte, quand un jour déboule dans le quotidien de ce collectionneur une femme qui va bouleverser ses certitudes, sa vie et un avenir qu'il croyait tracé.

Je trouvais cet homme plutôt ennuyeux, sans profondeur, mais j'aimais beaucoup le personnage de la femme que le metteur en scène ne souhaitait pas me confier, puisqu'il avait choisi Fanny Ardant. J'ai donc accepté de tomber amoureux.

(...)

L'Aide-mémoire est une comédie mais c'est un drame que je joue depuis quelques jours, alors que nous abordons les dernières de la saison.

La Comédie des Champs-Élysées est comble tous les soirs, c'est une chance inouïe, un miracle renouvelé. Il y a trois jours, alors que je tentais le vertige en explorant les bords de l'abîme, il m'est arrivé une drôle d'histoire qui fut pour moi une catastrophe et une cuisante leçon. Certains jeux sont des vols à haut risque et il y a une fin du monde pour l'acteur. C'est une illusion de croire qu'un comédien peut être en totale liberté. Il y a une ivresse dans l'extrême, il était tentant de se perdre, je l'ai fait, orgueil et vanité. On croit être l'unique manipulateur des situations et des mots et l'on ne voit pas la vague qui va nous engloutir.

### Esquisses philippines (p.118)

Chère Madame T,  
Je vous emmène en mer de Chine pour quelques esquisses philippines. Je vais voir des visages comme toujours, des têtes ifugaos, bontocs ou ilongos. Il y a plus de sept mille îles sur deux mille kilomètres de long. Je ne vous parlerai que de la plus grande, Luzon. Pour le reste il faudra beaucoup de vies. J'étais là-bas en 1965, j'avais dix-sept ans, j'étais mécano dans la Royale, un pompon sur la tête comme une pomme. Je lisais Conrad, Melville, et j'étais leur ami.

Mon bateau sortait des nuages, dans la machine je surveillais le turboalternateur dont le thermomètre allait bouillir. Il fallait deux litres d'eau à l'heure pour le bonhomme. Dès la fin du

quart à quatre plombs du matin, j'avais ouvert les portes étanches pour respirer la mer et regarder les vagues de phosphore. J'étais seul sur le passavant, c'était bon d'attendre le jour. (...)

Cinq heures du matin, je file sans vous sur le *railway track*. C'est le plus grand manège du monde, mais ce n'est pas un train fantôme. Au milieu de Manille, il est une vie entre les rails avec des hommes et des femmes, des enfants, des commerces collés entre le grillage de la rue et le souffle du train. Tout cela est filmable avec beaucoup de prudence suivant les quartiers, mais comment vous l'écrire, madame, comment être suffisamment éloquent, suffisamment juste.

Ici il n'est point besoin d'inventer une histoire, de repindre la réalité.

(...)

Sur de l'herbe brûlée, à même le sol, un père dort avec ses deux jeunes enfants. Ils sont paisibles comme le Dormeur du val mais sans trou rouge au côté droit. Le jour se lève comme un voile tendre et la lumière irise les trois visages. Ce que je filme est beau et cette beauté rend la scène terrible. Un peu plus loin, une femme lave du linge en tentant de réveiller du pied une masse inerte.

### L'Honneur de Dieu (p. 154)

Je vais faire un autre voyage. Oh ! Pas tout de suite, il faut du temps pour préparer un voyage, du soin, de la réflexion, même si l'improptu a son charme. Le voyage qui vient de m'être proposé demande beaucoup de travail. Où donc allez-vous ? quémante votre regard. Dans le Moyen Âge anglais, chez Henri II Plantagenêt. Une sorte d'abus de pouvoir en personne, de cruauté, un homme avec la solitude pour armure depuis l'enfance, qu'il traîne comme la poupée de chiffon du dernier acte. Il a si peur de la mort, cet homme-enfant. Il n'est heureux qu'avec Becket. C'est une amitié étroite, un amour égoïste, forcené, et enfin une colère effroyable devant la rédemption de l'autre en cette place où il l'a lui-même nommé et qu'il subit comme une trahison.

### Arrêt de jeu (p. 252)

Je ne vous raconte rien de ces jours à l'hôpital, rien de cette longue convalescence. Je ne vous raconte rien de cette nouvelle vie qui n'aura de sens que le jour où je vous apercevrai. C'est un long travail que de renaître, d'échapper peu à peu à la cécité et à la surdité, de poser un autre regard qui me permettra de vous reconnaître. Il y a tout ce temps où je me mets en ordre, où je recentre ce qui m'a semblé s'être dispersé. De nouvelles pages s'écrivent. Le destin avait d'autres projets, il s'est amusé à me berner avec les apparences et, maintenant parfaitement insaisissable, il demande l'acceptation sans résignation.

(...)

© Éditions Métallié, 2009

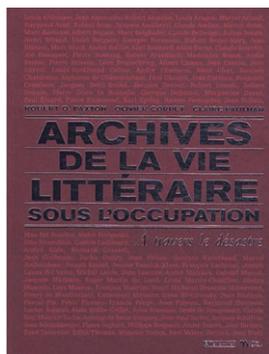
## Sites internet

Éditions Métallié  
<http://www.metallie.fr/>

Robert O. Paxton  
Olivier Corpet  
Claire Paulhan

## Archives de la vie littéraire sous l'occupation

Par Olivier Plat



Quelle fut dans le contexte de la France des années 1939-1945, l'attitude des acteurs de la vie intellectuelle, écrivains, journalistes, éditeurs, imprimeurs, vis-à-vis de l'occupant ? Plus de 650 pièces d'archives, photographies, lettres, manuscrits, coupures de presse, documents bureaucratiques, tirés essentiellement des collections de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), de la New-York Public Library, de la Bibliothèque nationale du Québec, nous détaillent les différents visages de la France durant les six longues années qui ont précédés la chute du III<sup>e</sup> Reich. Dans sa lumineuse introduction, Robert Paxton nous remet en mémoire les caractéristiques de l'été 1940, ce « continent perdu ». Face au choc et au désarroi de la défaite, la figure paternelle du vainqueur de Verdun fut un temps perçue comme un recours et l'occasion de prendre « un nouveau départ ». À ce titre, le témoignage du philosophe Paul Ricoeur (il se joignit provisoirement au « cercle Pétain » du camp de prisonniers de guerre où il était détenu) cité par l'historien américain, est éclairant : « Je dois à la vérité de dire que, jusqu'en 1941, j'avais été séduit, avec d'autres – la propagande était massive – par certains aspects du pétainisme. Probablement ai-je retourné contre la République le sentiment d'avoir participé à sa faiblesse, le sentiment qu'il fallait refaire une France forte. Cela a été le cas tant que nous n'avons pas reçu d'informations, tant que n'avons pas été touchés par la BBC que, grâce aux gaullistes du camp, nous avons pu écouter à partir de l'hiver 1941-1942 » L'évolution du régime aidant, les brus-

ques changements d'attitude furent fréquents à cette époque : ainsi de François Mitterrand qui après avoir été un modeste fonctionnaire sous Vichy s'engage activement dans la Résistance, ou de Paul Claudel, qui crut voir assez de vertu dans la « Révolution nationale » pour en 1940 écrire les respectueuses « Paroles au Maréchal », ce qui ne l'empêchera pas, un an plus tard, d'exprimer au grand rabbin de Paris « le dégoût, l'horreur et l'indignation » pour la façon dont Vichy traitait les juifs. Peu d'écrivains durant cette période optèrent pour le silence, à l'exemple de René Char, d'André Malraux ou de Michel Leiris qui dans son journal évoque « cette vraie maladie des " gens de lettres " qui ne conçoivent pas la possibilité de se taire et pour qui ne pas publier équivaut à une espèce d'anéantissement. » Jean Guéhenno quant à lui s'attriste de ce que « l'homme de lettres n'est pas une des plus grandes espèces humaines. Incapable de rester longtemps caché, il vendrait son âme pour que son nom paraisse. » Rares furent aussi parmi eux, les résistants de la première heure, tel Jean Paulhan arrêté en février 1942 comme membre du réseau du musée de l'homme, et qui ne dut la vie sauve que grâce à l'intervention de Drieu la Rochelle (sept des camarades de Paulhan furent fusillés au mont Valérien).

Elles semblent déjà loin, les Décades de Pontigny, où l'on voyait des intellectuels de tous pays, de toutes opinions, conversant sous les charmillles. Elles servirent également de refuge pour les exilés d'Allemagne. En témoigne cette photo de Walter Benjamin par Gisèle Freund, tenant à la main un bouton d'or devant l'étang et le verger de l'abbaye de Pontigny. Peu de temps encore avant le désastre... Une lettre de Jean-Paul Sartre narre à Jean Paulhan ses exploits de météorologiste : « Je lâche des ballons comme des colombes... » Il s'est décidé à écrire un journal de sa « drôle de guerre », malgré le dégoût que lui inspire cet exercice : « C'est une mesure d'hygiène : j'y déverse tout ce que m'inspirent la guerre et ma condition de soldat et, de la sorte, ayant payé ma dette à l'actualité, j'ai l'esprit libre pour écrire un roman très pacifique qui se passe en 1938. » En six brèves semaines, l'armée française est balayée par l'ennemi. Plus de huit millions de Français, Belges, Hollandais, sont jetés sur les routes. Voici le récit de l'exode tel que nous le décrit une lettre de Marguerite Bloch, signée de la simple mention anonyme « Une française » : « Dire que nous avons vu tant de films de réfugiés sur les routes... mais rien, non rien n'approchait de cela. Non seulement la route, mais les bas-côtés sont occupés et le trottoir. Gros camions commerciaux ; camions mi-militaires, attelages paysans, voitures de touristes de tous modèles, de tous âges, et motocyclistes, et bicyclistes, et une collection de poussettes les plus

invraisemblables ; charrettes à bras traînées par l'homme et supportant le mobilier, les enfants, la grand'mère les jambes ballantes, petites voitures d'enfants contenant jusqu'à trois enfants et les paquets les plus biscornus, ou pas d'enfants du tout et toutes les richesses de la famille, - mais surtout des piétons chargés, écrasés sous les valises, les ballots, les sacs et se frayant un passage à travers les véhicules, foule tendue, qui ne pense qu'à avancer, qu'à fuir, la tête basse, et, chose impressionnante, complètement silencieuse. » Étrange Paris de l'an 1940, sorte d'année zéro. Photos surréalistes des Parisiens sous l'Occupation pour nos yeux d'aujourd'hui : un glâneur au jardin des tuileries (que ramasse-t-il ? on aimerait le savoir...), une femme assise sur un banc de pierre, absorbée dans la lecture de son journal, un coq se tient lui aussi sur ce banc, et si l'on y regarde de plus près on lui voit un fil à la patte. Robert Doisneau suggère l'essentiel de ce qui préoccupe les Français en ces temps de restrictions : la nourriture. L'essence ayant été réquisitionnée par les Allemands, le « pays France » écologiste avant l'heure, roule à vélo comme nous le montre un article illustré dans « l'Almanach Hachette » ; on y voit aussi des réclames pour le cours Pigier « Hâtez-vous d'apprendre l'Allemand ». Mais l'ennemi pour l'occupant et le gouvernement de Vichy, ce sont les juifs, les francs-maçons, les communistes. « Par qui voulez-vous être assassiné ? » clame une affiche invitant à un débat sur le bolchevisme organisé par des « patriotes clairvoyants ». Dans la *Gerbe* du 17 avril 1941, « Les traits du type judaïque », un article de « Montandon l'anthropologiste », personnage que l'on retrouve dans *Féerie pour une autre fois* de Céline... Il ne s'agit pas seulement de mots en l'air... L'État Français achève de sombrer dans l'abjection en coopérant activement avec les nazis, allant même parfois jusqu'à outrepasser leurs demandes, en édictant différentes lois portant sur le statut des juifs, dont la première dès le 3 octobre 1940. Deux feuillets jaunis, aux bords déchirés, un extrait du *Journal officiel* conservé par Irène Némirovsky, l'auteur du roman *Suite française*, auquel sera attribué un prix Goncourt posthume. Il s'agit de l'article du 4 octobre qui vient en complément de la loi du 3 octobre, donnant aux préfets le pouvoir d'interner les juifs étrangers et qui ne la concerne que trop : arrêtée par la police française le 13 juillet 1942, elle sera dirigée sur Pithiviers et déportée à Auschwitz par le convoi n°6, comptant 809 hommes et 119 femmes. « Pour ma part, depuis plusieurs années déjà je voyais venir ce qui est arrivé ; mais la réalité s'est chargée de dépasser ce que la fantaisie la plus sombre aurait pu imaginer. Nous avons touché le fond de l'abîme. Du moins saurons-nous maintenant où était le

mal. » écrit Henri Bergson à Léon Brunschvicg le 31 juillet 1940.

En regard d'un Sacha Guitry qui dans un ouvrage publié en 1944 célèbre la France éternelle de « Jeanne d'Arc à Philippe Pétain », des appels au meurtre d'un Brasillach ou des diatribes antisémites d'un Céline, des listes de livres interdits « Otto » et « Bernhard » de la *Propaganda-Staffel*, de la *NRF* « aryanisée » de Drieu, du voyage à Weimar de certains intellectuels et artistes français ou du vibrant discours prononcé par Cocteau en hommage à Arno Breker, le sculpteur de Hitler, dont la presse officielle se fait complaisamment l'écho, il y a ces petits bouts de papiers anonymes qui subvertissent l'espace public, abandonnés sur un banc, une table de café, à un guichet de poste, « fine clarté entre l'étoffe et la peau » pour paraphraser Jean Paulhan, une efflorescence de journaux qui circulent sous le manteau (plus de 1 015 titres répertoriés par la Bibliothèque nationale de France), de revues littéraires clandestines, dont l'une des principales *Les Lettres françaises* fut fondée par un communiste Jacques Decour et un non-communiste Jean Paulhan, il y a la librairie de Jeanne Wagner « Au vœu de Louis XIII » qui sert de boîte aux lettres, de dépôt d'armes et de faux papiers pour les armées de l'ombre (elle le paiera de sa vie), il y a cet hymne à la Résistance intellectuelle que fut le poème « Liberté » de Paul Eluard, parachuté à des milliers d'exemplaires par les avions de la RAF sur le territoire français, il y a cet exploit stupéfiant des Éditions de Minuit qui impriment clandestinement plus de vingt-cinq titres dont le célèbre *Silence de la mer* de Vercors et le recueil intitulé *L'Honneur des poètes* auquel contribue Robert Desnos avec son poème résistant « Le Veilleur du Pont-au-Change ». Puis il y a le retour des survivants des camps et cette lettre déchirante de Marguerite Duras à Robert Antelme, datée de « mardi midi » [8 mai 45] : « Tu es vivant. Tu es vivant. Je ne sais pas d'où je reviens moi aussi. Combien de temps suis-je restée dans cet enfer ? [...] Sois prudent. Il ne faut pas trop manger. Et pas d'alcool, pas une goutte. Il fait beau. C'est la Paix. Tu vis. Qu'il est beau ce jour Robert. »

Robert O. Paxton, Olivier Corpet, Claire Paulhan.  
*Archives de la vie littéraire sous l'occupation*  
*À travers le désastre*  
Tallandier / IMEC éditeur, 2009

# Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

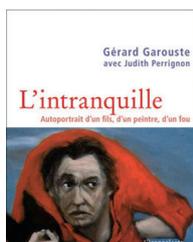
## Correspondances



**Anna Maria Ortese, À la lumière du Sud. Lettres à Pasquale Prunas.** Traduction de l'italien Marguerite Pozzoli. «Ton amitié est l'un des nombreux faits dont j'ai rêvé, et il est impossible de bâtir quoi que ce soit là-dessus car c'est sans doute une amitié splendide, mais comme le Vésuve, elle ne gronde qu'entre les murs de Naples.» En 1946, Anna Maria Ortese rencontre à Naples Pasquale Prunas, fondateur de la revue culturelle *Sud*. Auprès de lui et des autres journalistes et écrivains de la rédaction, elle vit une passionnante stimulation intellectuelle et gardera à jamais la nostalgie de ces instants précieux nés dans le décor inoubliable du collège militaire de la Nunziatella. En 1953, elle reçoit le prix Viareggio pour

*La mer ne baigne pas Naples*, roman dans lequel prennent place sous leur véritable identité ses amis napolitains. Perçues comme une trahison, cette indiscretion et sa vision de leur engagement littéraire et politique, sonnent le glas de ses relations avec le groupe. Les lettres qu'Anna Maria Ortese adresse à Pasquale Prunas dans les années 1940 et 1950 avant la rupture définitive, témoignent des subtiles affinités sur lesquelles reposait leur profond attachement. Elles traduisent l'admiration réciproque et le constant soutien moral et financier que le directeur de *Sud* lui a manifesté, dans ses moments de doute ou de lutte pour gagner de quoi vivre à Rome, à Milan ou à Palerme en rédigeant des articles et des nouvelles pour les journaux. Même si leurs opinions divergent parfois, leur correspondance laisse filtrer leurs rêves communs d'une société plus juste, « mais je sais qu'une seule chose peut donner la paix aux hommes : c'est le sens de la divinité de la vie, même si nos destins personnels sont exclus de l'immortalité. C'est seulement en rapport avec la poésie que je peux penser au pain, c'est seulement en rapport avec la beauté que je peux supporter l'utilité. » Éd. Actes Sud, 171 p, 18 €.

## Biographies/ Autobiographies



**Gérard Garouste avec Judith Perrignon, L'Intranquille.** À distance des idées très arrêtées et de l'art conceptuel, Gérard Garouste peint des toiles figuratives avec l'intime conviction qu'« il faudra toujours des gens qui peignent, sculptent, écrivent loin du système, sans détester le passé, la rigueur et les règles de l'art, sans renoncer à la sincérité et à l'émotion que notre époque éteint ou détourne à force de surenchère. » Quittant sa discrétion habituelle, Gérard Garouste co-signe avec la journaliste Judith Perrignon *L'Intranquille* sous-titré *Autoportrait d'un fils, d'un peintre,*

*d'un fou*, une étonnante autobiographie d'une rare lucidité, hantée par la violence de ses relations avec son père et par la honte qu'il lui a transmis, lui l'antisémite et le collabo qui fit fructifier l'entreprise de meubles familiale en spoliant des biens juifs. De ce péché originel, des certitudes et des mensonges nauséabonds de la bourgeoisie, il voudrait se laver et passer à autre chose. Aussi raconte-t-il cette quête obsédante, semée d'embûches, entre sa difficulté à assumer ses rêves de peinture (que faire après Picasso et Duchamp ?), ses crises de délire et ses internements en hôpital psychiatrique. Dans son enfance, il a trouvé refuge auprès de sa tante Éléo et de son oncle Casso en Bourgogne, puis au collège du Montcel, pension pour enfants de riches délaissés, il a noué des amitiés indéfectibles avec Patrick Modiano et Jean-Michel Ribes. Contre « la grande manipulation religieuse et familiale », il fait des livres, de l'apprentissage de l'hébreu et de l'étude de la Torah ses meilleurs alliés. Il parle peu de son oeuvre, préférant s'attacher aux textes qui lui ont donné le goût de peindre et aux êtres qui l'ont encouragé à s'accrocher à son art, sa femme Élisabeth, Fabrice Emaer pour qui il a réalisé les fresques du Palace et Léo Castelli, le galeriste new-yorkais. Son père est décédé l'année dernière. « Sa mort ne change pas grand-chose. Elle ne résorbe rien. Je vis depuis toujours dans la faille qui existe entre lui et moi. C'est là que j'ai compris mon rapport aux autres et au monde. » Éd. L'Iconoclaste, 216 p, 16 €



**Frances A. Yates, Fragments Autobiographiques.** Traduction de l'anglais Boris Donné. « On ne peut jamais expliquer tout à fait par quel processus un secteur particulier du territoire immense de l'histoire en vient à s'illuminer dans votre esprit, et suscite le désir passionné de l'explorer à fond. » Historienne renommée au parcours atypique, Frances Yates a irradié par ses idées novatrices et son enthousiasme l'histoire de l'art et des idées du XXe siècle. Membre éminent de l'Institut Warburg tout comme Pannofsky et Gombrich, elle n'a eu de cesse de jeter des passerelles entre toutes les disciplines de l'esprit, de la littérature à

la science, oeuvrant « pour une approche historique à l'échelle européenne et non pas fondée sur un nationalisme hystérique. » Elle est morte le 29 septembre 1981, laissant inachevé son projet autobiographique où elle souhaitait entremêler expérience intime et intellectuelle. Les fragments réunis ici rendent compte de ses années de jeunesse, de notes et de commentaires sur ses travaux et sur l'Institut Warburg au sein duquel elle a trouvé une inépuisable matière à son intérêt pour les grands thèmes de la Renaissance. Dernière d'une famille de quatre enfants, elle n'est pas scolarisée. Elle se nourrit de lectures, de la culture et de la curiosité de ses parents, de ses soeurs Hannah et Ruby et de son frère James, au gré des mutations de son père ingénieur naval, de Rochester à Glasgow, jusqu'à l'installation définitive à Claygate. « Mais à aucun moment je n'ai mené l'existence d'un étudiant normal, ni considéré le sceau de l'institution universitaire comme important pour moi. Mon idéal était une vie de loisir lettré m'offrant la possibilité de me consacrer à la recherche, à la réflexion, à la méditation et à la prière, et de m'acheminer vers un accomplissement créateur indéfini, peut-être poétique... » L'historienne sait ce qu'elle doit à ces années de nomadisme et de grande liberté, à se forger une pensée par elle-même : une volonté et une intuition singulières qui vont la pousser à engager ses recherches dans une voie novatrice, orientation rendue impossible selon elle par un cursus académique conventionnel. Ses ouvrages consacrés aux temps éлизаéthains, aux relations internationales au XVIe siècle, à l'art de la mémoire, aux vertus du savoir encyclopédique prôné par John Eliot, John Florio ou Giordano Bruno, composent au fil de ses écrits un ensemble cohérent débarrassé de tout cloisonnement intellectuel. On peut lire dans ce désir de plonger au cœur des déchirements de l'Europe de la fin du XVIe et du début du XVIIe siècle le biais choisi par Frances Yates pour mieux appréhender les drames de son époque (la mort de son frère en 1915, les deux guerres). Éd. Allia, 128 p, 9 €.

**David Sedaris, Je suis très à cheval sur les principes.** Traduction de l'anglais Nicolas Richard. Où qu'il soit David Sedaris

**David Sedaris**  
Je suis très  
à cheval  
sur les principes



a toujours sur lui un carnet « pour y griffonner des listes de courses, des observations et de menues réflexions sur les moyens de se faire de l'argent, ou d'embêter les gens » ou des questions aussi essentielles que : Comment était Jésus à l'adolescence ? Comment se fait-il qu'on ne voie jamais de bébé écureuil ? Porter un noeud papillon nuit-il gravement à la vie sexuelle ? Trente-deux ans qu'il tient un journal, trente-deux ans qu'il épingle ses contemporains, sa famille fantaisiste, qu'il se moque de lui-même avec un humour désopilant qui se joue du politiquement correct. De quoi alimenter les nouvelles qu'il publie dans *The New Yorker* et les récits autobiographiques qui l'ont propulsé outre-Atlantique au rang de star, capable de remplir lors des promotions le Carnegie Hall. L'ex-étudiant en art complexé de Caroline du Nord, aux associations vestimentaires improbables, qui ne savait quel sens donner à son existence, s'est mué en un chroniqueur à la langue décapante, qui n'a pas son pareil pour glisser l'étincelle du non-sens et de la fantaisie dans le plus minuscule événement du quotidien. David Sedaris zigzague d'un continent à l'autre, d'une décennie à l'autre. Tout peut prétendre participer à cette grande opération de dérision autobiographique. L'ignoble baby-sitter obèse de son enfance aux cheveux couleur margarine, la phobie des microbes de sa soeur et de son amie Patsy, Helen son envahissante voisine new-yorkaise dont le dentier fait une chute de plusieurs étages, sa consternation pour les choix esthétiques de ses parents, son irruption en slip dans une salle d'attente, sa passion pour une mouche, ses subites lubies qui lui font se procurer un faux derrière et une poche à urine, ou encore ce grand numéro de ruse improvisé pour se débarrasser de deux oiseaux indésirables, consistant à poster devant toutes les fenêtres de sa maison de Normandie d'incongrus épouvantails à l'effigie de Bob Dylan ou de Janis Joplin tout droit sortis de la collection de vinyles de son compagnon Hugh. Éd. de l'Olivier, 292 p, 20 €.

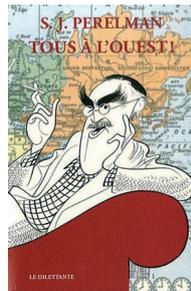


**Gérard Lebrun, Kant sans kantisme.** Études réunies et éditées par Paul Clavier et Francis Wolff, texte établi par Jean-Baptiste Fournier. Avant Gérard Lebrun (décédé en 1999), historien de la philosophie et spécialiste de Hegel et de Kant, il y a Emmanuel Kant (1724-1804), penseur des Lumières, philosophe allemand, à l'œuvre considérable et essentiellement centrée autour des trois *Critiques* : la *Critique de la raison pure*, la *Critique de la raison pratique*, la *Critique de la faculté de juger* ; avant Kant, il y a David Hume (1711-1776), Écossais, philosophe,

fondateur de l'empirisme moderne. Un point de départ ? le scepticisme empiriste de Hume qui réveille Kant de son « sommeil dogmatique » : « Il était une fois, à Königsberg, un professeur de métaphysique qui parlait à ses étudiants de l'âme, du monde et de Dieu. Il lut un jour un sceptique écossais, David Hume « le plus ingénieux de tous les sceptiques », et cette lecture l'amena à se « remettre en cause » Universitaire passionné, auteur de Kant et la fin de la métaphysique, Lebrun a relu Kant à la lumière de la dernière de ses trois critiques, a entrepris, entre autres, de montrer comment ce texte « est le point de flexion où des concepts métaphysiques devenus intenable se métamorphosent en figures du savoir du XIXe siècle ». Ici, l'ouvrage découpé en quatre chapitres, rassemble une série d'articles autour de la pensée philosophique moderne, complexe, de

Kant. L'auteur retrouve et interroge le cheminement singulier, découpe, recoupe, informe, analyse « les recoins du système », revisite la naissance des concepts, entre le rationnel et la métaphysique, le scepticisme et la théologie. Éd. Fayard, 344 p., 22 €. Corinne Amar.

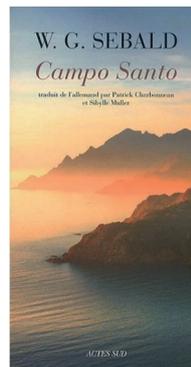
## Récits



**S.J. Perelman. Tous à l'ouest !** Traduction de l'anglais Thierry Beauchamp. Alors qu'ils tentent de noyer le fiasco de leur comédie musicale au bar de l'hôtel Warwick, l'humoriste S.J. Perelman et le caricaturiste Al Hirschfeld se voient proposer de couvrir un tour du monde pour un magazine new-yorkais. Avec en tête « les contrées célébrées par Kipling, Conrad, Maugham », ils se concoctent un itinéraire qui doit les mener de la Chine à Londres, en passant par la Malaisie, l'Inde, l'Égypte, l'Italie et la France. Après un détour par

Hollywood où ils s'exercent dans les décors des studios à tromper l'ennemi exotique qui les attend à coup sûr tapi dans ces pays hostiles, ils embarquent pour l'Extrême-Orient au printemps 1947 à bord du cargo *Marine Flier*. Sous la plume de Perelman, l'aventure des deux compères prend des allures de film des Marx Brothers, univers qu'il connaît bien pour avoir marqué de son humour juif irrésistible plusieurs scénarii des péripéties des frères loufoques dans les années 1930. Au fil de leurs découvertes, la liste des déconvenues s'allonge, les spécialités culinaires douteuses le disputant aux arnaques diverses ou aux achats les plus excentriques. Au terme d'un voyage mouvementé de neuf mois, les deux amis regagnent avec satisfaction la ville de New York en se jurant mutuellement de ne plus boucler une valise de toute leur vie. Éd. Le Dilettante, 256 p, 18,50 €.

## Mémoires



**W.G. Sebald, Campo Santo.** Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau et Sibylle Müller. *Campo Santo* ou les lieux de (la) mémoire ; « Il fut un temps où la Corse était entièrement recouverte par la forêt. Étage par étage, celle-ci poussa en hauteur, rivalisant avec elle-même, jusqu'à atteindre cinquante mètres et plus, et qui sait, peut-être des variétés plus hautes se seraient - elles développées, des arbres montant jusque dans le ciel, si les premiers habitants n'étaient apparus (...) » L'écrivain romancier et essayiste allemand (1944-2001), spécialiste des pérégrinations littéraires, des digressions poétiques, photographiques, ethnologiques, avait envisagé d'écrire une histoire naturelle et culturelle de la Corse ; il l'évoque ici, avec quatre récits d'un manuscrit inachevé, dont l'un donne son titre au livre ; c'est tantôt une excursion dans Ajaccio, ou encore une visite au cimetière de Pianu, sur la côte ouest de la Corse, ou les Alpes dans la mer et la forêt de Bavella ; Sebald mêle impressions de voyage, flâneries littéraires, observations historiques, mêle les morts, les vivants, convoque des écrivains, d'autres familiers de l'île, s'absorbe dans d'autres lectures,

du *Journal de voyage* du jeune Flaubert, aux descriptions du paysagiste anglais Edward Lear, un été 1876, ou encore, aux écrits topographiques d'un Melchior Van de Velde - lequel affirmait n'avoir jamais vu « une plus belle forêt que celle de Bavella, ni en Suisse, ni au Liban, ni en Indonésie ».

La seconde partie de l'ouvrage rassemble des textes critiques publiés ici et là dans des revues littéraires, sur des écrivains comme Peter Handke, Günter Grass, Kafka, Nabokov, Jean Améry, Bruce Chatwin, et autour de thèmes omniprésents dans l'œuvre de Sebald ; la destruction, le deuil, le souvenir. Éd. Actes Sud, 270 p., 21 €. Corinne Amar.

## Journaux



**Valéry Larbaud, *Journal*. Édition définitive.** Texte établi, préfacé et annoté par Paule Moron. 1602 pages ! L'ouvrage est certes malaisé à transporter, mais en livre de chevet, quelle magie, quel plaisir pour qui connaît, aime le style et la langue de Larbaud ! Né à Vichy (1881-1957), enfant unique d'un pharmacien propriétaire de la source *Vichy Saint-Yorre* et tôt décédé, heureux jouisseur d'une fortune qui lui permet de se cultiver à son aise et de parcourir l'Europe, de paquebots de luxe en Orient-Express ou voitures de légende, vrai dandy, polyglotte (et fin traducteur), inlassable voyageur, il

tient le *Journal de ses voyages*, affectionne les anglicismes, écrit beaucoup mais pas régulièrement et passe indifféremment d'une langue à l'autre. Ainsi, dans son *Journal* (15 octobre 1931) ; « Ce diary, je ne l'ai tenu, en français, que dans les années 1896-1897 (voyage en Russie), 1899-1901, irrégulièrement de 1904 à 1910 ; puis en anglais et en français très irrégulièrement entre 1912 et 1920 (régulièrement de 1917 à 1920) ; enfin tout à fait irrégulièrement et sommairement depuis. » Le charme du style Larbaud ? Un esprit d'enfance, une gourmandise pour les pâtisseries de Rome, de Naples, ou le *café-crème authentique*, comme pour la vie, la solitude, les moments d'amitié, la culture ; une curiosité de dilettante, de « riche amateur », de « créateur », une liberté prodigieuse, un goût sûr pour le beau vers, la phrase bien venue, de l'humour, un talent de conteur. Par exemple, avec son ami, le poète Léon-Paul Fargue, en voyage, un jour de printemps 1911, dans sa limousine qu'il nomme Quasia : « Ceci est le journal de bord d'une jeune limousine peinte en bleu de roi à filets bleu clair, et qui a reçu son nom d'une petite fille nommée Quasia »... Éd. Gallimard, 1602 p., 70 €. Corinne Amar.

En septembre :

## Le prochain *FloriLettres*...

... sera consacré aux ateliers d'écriture du Théâtre de la Colline

Chaque samedi matin durant six mois, des hommes et des femmes d'âges, d'origines et d'horizons divers se sont réunis à la Colline pour travailler autour de l'écriture.

À l'initiative d'Alain Françon, Jacques Serena, auteur dramatique et romancier, a encadré le projet. En collaboration avec plusieurs associations de l'Est parisien, ce projet a bénéficié du soutien de la Fondation La Poste et de la Caisse des dépôts.

Une lecture mise en espace par Pier Lamandé, comédien, (le 30 juin 2009 au théâtre de la Colline) et un recueil de textes des participants de l'atelier d'écriture 2008/2009 sont l'aboutissement du travail réalisé dans cet atelier..



© Mat Jacob

Bel été à tous...



## Agenda

### Radio



#### « Correspondances » par Gwenaëlle Abolivier Sur France Inter du lundi au jeudi de 21h05 à 22h

Gwenaëlle Abolivier voyage aux pays des lettres, au pays de la correspondance qui offre une force émotionnelle et intime rare. La lettre, comme la photo, est une pratique partagée, quotidienne qui résonne...

Mercredi 1er juillet 2009

« Lettres florales »

Jeudi 2 juillet

« Cher amour... »

Lundi 6 juillet

Le Grand Ouest américain

Mardi 7 juillet

« Lettres en couleurs »

Avec le soutien de



<http://sites.radiofrance.fr/franceinter/em/ete/correspondances/>

### Festivals

#### Festival de la correspondance - 14e édition du 1er au 5 juillet 2009 Grignan

La 14e édition du Festival de la correspondance se déroulera du mercredi 1er au dimanche 5 juillet 2009 sur le thème « Voyages en Italie ». Cette nouvelle édition proposera à la fois, le regard qu'ont porté les grands écrivains sur l'Italie et, un voyage au cœur de la littérature italienne qui nous invite à lire, relire et entendre l'Italie.

**Les rencontres littéraires et les lectures-spectacles organisées  
avec le soutien de la Fondation La Poste :**

##### Jeudi 2 juillet

14H30

LITTÉRATURE ITALIENNE

Avec Patrick MAURIÈS, directeur des éditions le Promeneur

Patrick Mauriès s'est toujours intéressé aux littératures et aux créateurs inclassables, aux textes hybrides, aux frontières entre les genres. Se consacrant à la réévaluation d'œuvres et d'auteurs que les hasards de l'histoire ont oubliés ou négligés, il mène depuis vingt ans un travail d'édition au sein de deux grandes maisons européennes, en France et en Angleterre. Il a écrit plusieurs essais et quelques récits. Ses derniers ouvrages parus en 2009 chez Gallimard sont *Nietzsche à Nice* et *Soirs de Paris*

15H30

VOYAGES EN ITALIE, EXPÉRIENCES EN ÉCRITURES

Avec Gilles BERTRAND pour *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe-début XIXe siècle* Rome, École française de Rome, Collection de l'École française de Rome, 2008 Et *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XXe siècle*, L'Harmattan, 2004.

Gilles BERTRAND travaille sur l'histoire culturelle de l'Europe et en particulier sur celle de l'Italie au XVIIIe siècle et à l'époque révolutionnaire (la fête, le voyage, l'historiographie de la ville, les Lumières). S'intéresse plus spécifiquement au voyage en Italie, aux relations et interactions culturelles au sein de l'Europe (notamment entre la France et l'Italie), à la représentation des peuples et des espaces (ville, montagnes, littoraux...). Il a été de 2001 à 2007 directeur du CRHIPA (Centre de recherche en histoire et histoire de l'art Italie pays alpins).



FESTIVAL DE LA  
CORRESPONDANCE  
GRIGNAN  
(14e ÉDITION)  
« Voyages en Italie »  
du 1er au 5 juillet 2009

DOSSIER DE PRESSE

Avec le soutien de



**Vendredi 3 juillet**

10H00  
CHATEAUBRIAND ET L'ITALIE  
Avec Jean-Paul CLÉMENT, membre du jury Prix Sévigné

Jean-Paul CLÉMENT : Docteur en histoire du droit, historien, Membre Correspondant de l'Institut, spécialiste de Chateaubriand, ancien directeur de la Maison de Chateaubriand à la Vallée aux Loups, Président de la Nouvelle Société des Etudes sur la Restauration, Président d'Honneur de la Société Chateaubriand, auteur de nombreux ouvrages : *Dialogue de Chateaubriand* (1998), *Chateaubriand politique* (1987), Éditions Quarto, *Mémoires d'outre-tombe*, 2 volumes (2001) *Pensées et aphorismes* de Chateaubriand, Editions de Fallois, réédition de l' *Essai sur les libertés individuelles*, de Daunou.

11H00  
VOYAGE INITIATIQUE EN ITALIE  
Avec Bernard CHAMBAZ, *Evivva l'Italia*, Panama 2007

Après une agrégation d'histoire, Bernard CHAMBAZ se tourne vers l'écriture. Poète, romancier, il a publié de nombreux romans et poésies et a reçu le prix Goncourt du premier roman pour « l'Arbre de vies », François Bourin, 1992. En 2003, il entreprend le tour de France (année du centenaire) et en fait la matière de « A mon tour », Seuil, 2003. En 2006 il décide de s'attaquer à l'autre grand tour mythique, le tour d'Italie, le Giro, et pas n'importe lequel : celui de 1949, l'année de sa naissance, l'année du duel épique Coppi-Bartali. Il a reçu le prix Apollinaire en 2005 pour « Eté », Flammarion, 2005.

4H30  
LEONARD ET MACHIAVEL  
Avec Patrick BOUCHERON, *Léonard et Machiavel*, Verdier 2008

Né en 1965 à Paris, Patrick BOUCHERON est historien. Il a étudié et enseigné l'histoire du Moyen Âge à l'École Normale Supérieure de Fontenay/Saint-Cloud et à l'Université de Paris1 Panthéon-Sorbonne où il est actuellement maître de conférences et membre de l'Institut Universitaire de France. Son domaine de recherche est l'Italie médiévale — ses villes, ses princes, ses artistes — mais aussi l'écriture de l'histoire aujourd'hui.

15H30  
PAVESE : PORTRAIT D'APRÈS SA CORRESPONDANCE  
Avec Martin RUEFF, *Pavese, Œuvres*, Quarto, Gallimard 2008

Martin RUEFF est poète, traducteur et maître de conférences à l'Université de Paris-VII-Denis-Diderot, où il enseigne la littérature et la philosophie. Il s'occupe de la collection de littérature italienne Terra d'Altri aux éditions Verdier et a également participé à l'édition de l'œuvre de Lévi-Strauss dans la collection de la Pléiade. Son dernier recueil *Icare dans un ciel de craie*, a été récompensé par le prix international de littérature francophone Ivan Goll et par le prix Henri Mondor de l'Académie française.

22H00 - Lecture- Spectacle  
UNE NUIT AVEC CASANOVA  
Adaptation libre de Pierre TRÉ-HARDY  
Mise en lecture de Didier LONG  
Avec Sarah BIASINI, Fanny VALETTE et Michel VUILLERMOZ

Impossible d'inventer débauche plus débridée, plus érotique et plus amoureuse que celle qui attendait Casanova à Venise, dans les bras des deux plus belles nonnes du couvent de Murano, Caterina et Marina.

Il est des vies, des amours et des hommes que la réalité sublime. Casanova est de ceux-là. Il fut l'homme des extrêmes : ami des plus grands, exerçant tous les métiers, prisonnier évadé de la redoutable « prison des plombs », infiniment aimé de toutes les femmes... Cet homme est l'un des rares à avoir osé vivre sa vie. Cependant, l'histoire a oublié un infime détail, minuscule grain de sable dans les délicieux rouages du libertinage : Giacomo Casanova a aimé.

*Une nuit avec Casanova* de Pierre Tré-Hardy est édité dans la collection Scènes Intempestives à Grignan chez Triartis, 2009 (<http://www.triartis.fr/>)



**Samedi 4 juillet**

10H00  
Prix Sévigné 2008  
ARTHUR RIMBAUD : PORTRAIT D'APRÈS SA CORRESPONDANCE  
Avec Jean-Jacques LEFRÈRE « Arthur Rimbaud, correspondance », Fayard, 2007

Jean-Jacques LEFRÈRE est médecin et professeur d'hématologie à la faculté de médecine. Parallèlement à ses activités professionnelles, il codirige la revue « Histoires littéraires », et a

publié des biographies de Lautréamont, Jules Laforgue et Arthur Rimbaud. Il a reçu en 2008 le Prix Sévigné pour son édition de la correspondance générale de Rimbaud.

11H00  
PAROLE CROISEE

Avec Alberto TOSCANO « France Italie, coups de tête, coups de cœur », Tallandier, 2006

Diplômé en sciences politiques Alberto TOSCANO fait carrière dans le journalisme comme rédacteur et envoyé spécial en Italie. On lui doit plusieurs livres sur l'Inde, la Chine, et le tiers monde. En 1986, il devient correspondant à Paris du quotidien économique Italia Oggi. Il a rédigé plus de 5.000 articles sur la France, publiés par de nombreux journaux italiens de différentes tendances politiques. Il collabore à plusieurs radio et télé : en Italie et en France (RFI, France Culture, France Inter, RTL, et TV5). Il a reçu le prix Asti du journalisme en 2000 pour son activité de correspondant de presse en France. Président de l'Association de la presse étrangère (1996-1997), il préside depuis 2001 le Club de la presse européenne de Paris. Son dernier ouvrage est *Critique amoureuse de la France*, Editions Hachette Littératures, avril 2009.

14H30  
LETTRE D'AMOUR

Avec Bernard GIRAUDEAU « Cher amour » Métailié, 2009



Bernard GIRAUDEAU reçoit le Premier Prix de Comédie Classique et Moderne au Conservatoire National de Paris, il joue à la fois pour le théâtre et pour le cinéma avec, entre autres *Ridicule* (1995), *Les Caprices d'un fleuve* (1995) qu'il réalise, *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes* (1999) ou encore *Une affaire de goût* (1999) pour lequel il est nommé comme meilleur comédien aux Césars 2001. Il réalise plusieurs documentaires dont *La Transamazonienne* (1999), *Chili Norte-Chili Norte II* (1999), *Un ami chilien* (1999). Il publie en 2001 son premier livre *Le Marin à l'ancre*, Editions Métailié et en 2002 *Contes d'Humahuaca*, Métailié/Seuil, accompagné d'un CD (label Naïve) écrit, interprété et chanté par Bernard Girardeau sous la direction musicale d'Osvaldo Torres. Il a publié quatre livres aux éditions Métailié.

### Dimanche 5 juillet

10H00  
RENCONTRE

Avec Claudio MAGRIS *Vous comprendrez donc*, l'Arpenteur 2006

Claudio MAGRIS, est une figure majeure de la culture italienne. Essayiste et romancier, né à Trieste en 1939, il appartient à cette partie de l'Italie dont le destin historique a longtemps été lié à celui de la monarchie habsbourgeoise. Il est lui-même, dans la lignée d'Italo Svevo un parfait produit de cette « identité de frontière » triestine qu'il a si bien décrite. Ses ouvrages sont traduits dans le monde entier. Il est notamment l'auteur de *Danube*, Gallimard, 1988, *Le mythe et l'Empire*, *Une autre mer*, *Utopie et désenchantement* et *Microcosmes* Gallimard, 1987. Claudio Magris a reçu plusieurs prix prestigieux couronnant son œuvre, comme le prix Erasme en 2001 et le prix Prince des Asturies en 2004, qui entend récompenser en lui « la meilleure tradition humaniste ».

Renseignements et billetteries  
26230 Grignan - Tél. : 04 75 46 55 83  
festivalcorrespondance@wanadoo.fr

Pour consulter l'intégralité du programme sur le site du Festival :  
<http://www.grignan-festivalcorrespondance.com>

### « Le cœur en Musiques » Saisons Musicales en Ardèche, 7ème édition Du 19 au 28 août 2009.

Mercredi 26 août (église d'Ailhon)  
Lectures de correspondances et d'écrits de musiciens avec le soutien de la Fondation La Poste

A 18 h : Contes divers (cycle « nuits... »).



En 1827, Schubert traverse une phase profondément expressive. Travaillant en secret et à bout de force, il crée le cycle « Winterreise » (voyage d'hiver). La mort de Beethoven le bouleverse et retarde la création de ces Lieders. En hommage à son illustre aîné, le génie du Lied compose « Der Hirt auf dem Felsen », œuvre d'une grande envergure à la combinaison instrumentale rare. Avec « les récits de contes de fées », au seuil de sa vie, Schumann plonge dans l'univers merveilleux des vieilles légendes allemandes...

F. Schubert, Winterreise (extraits) pour voix et piano, D.911 .  
R. Schumann, Märchenerzählungen pour alto clarinette et piano, op.132 .  
F. Schubert, Der Hirt auf dem Felsen (le pâtre sur le rocher) pour voix clarinette et piano .

Avec Chiara Skerath, soprano ; Mathieu Dubroca et Jildaz Bonté-Pigeonneau, baryton, et l'Ensemble Instrumental Lachrymae.

Renseignements et programme complet  
lecoeuurenmusiques@wanadoo.fr

Avec le soutien de



Présidente  
Jacqueline ROUSSEL-DUPUIS  
sma072003@yahoo.fr

Réservations  
Par correspondance à l'aide du coupon réponse ou :  
au 04 75 93 70 80  
à l'office du tourisme du Pays Aubenas-Vals 04 75 89 02 03

### **Festival d'Aix-en-Provence Du 27 juin au 31 juillet 2009 12e Académie européenne de musique**



Avec le soutien de



Un lieu de formation et de transmission pour les jeunes artistes  
Créée en 1998, comme un prolongement pédagogique du Festival d'Aix-en-Provence, l'Académie européenne de musique y occupe une place centrale aux ambitions renouvelées depuis 2007 : à la fois centre de formation vocale et instrumentale de référence, atelier de travail sur la création d'opéra favorisant l'interdisciplinarité, et lieu de développement professionnel pour les jeunes artistes participant à une production du Festival ou aux concerts de l'Académie. La relation de proximité qui unit le Festival et son Académie est unique dans l'univers des institutions lyriques.

Au coeur du Festival d'Aix-en-Provence, l'Académie accueille aux mois de juin et juillet 80 jeunes artistes répartis en trois pôles d'activité. Venu du monde entier, ils sont sélectionnés sur audition en partenariat avec vingt des plus grandes institutions d'enseignement musical supérieur.

#### **Formation**

Les chanteurs et instrumentistes prennent part à des programmes intensifs de cours, masterclasses, concerts et récitals, encadrés par les plus grands professeurs, solistes et pédagogues.

Résidence de chant Mozart et Haydn : du 4 au 18 juillet

L'Académie offre à une sélection de treize chanteurs l'opportunité de travailler avec Susanna Eken et Louis Langrée sur le répertoire classique : Mozart, Haydn et leurs contemporains.

Résidence de chant Mélodie et Lied : du 20 au 25 juillet

Les chanteurs de la résidence précédente sont invités à étudier le Lied et la Mélodie française avec deux spécialistes dans ce domaine.

Résidence de musique de chambre : du 28 au 10 juillet

De jeunes ensembles professionnels sont invités pour une résidence consacrée à la lecture croisée des oeuvres de musique de chambre de Haydn, Bartók, Kurtág et Beethoven. Dirigée par Gábor Takács-Nagy les quatuors à cordes, quintettes à vent et trios avec piano sont encadrée par György Kurtág et les solistes de l'orchestre des Berliner Philharmoniker, notamment Martin Löhner (violoncelle), Simon Bernardini (violon) et Michael Hasel (flûte).

<http://www.festival-aix.com/>

## **Colloques**

### **Regards croisés**

#### **Rainer Maria Rilke, sa vie son oeuvre Centre culturel international de Cerisy-La-Salle Du jeudi 13 août au jeudi 20 août 2009**



Façade nord du château de Cerisy-La-Salle (début XVIIe s.)  
Centre Culturel International

Rainer Maria Rilke (1875-1926) est considéré comme l'un de plus grands poètes et traducteurs de langue allemande — ses Cahiers de Malte Laurids Brigge (1910) et ses Elégies de Duino (1922) font partie de la littérature mondiale, ses nombreux échanges épistolaires avec les grandes figures de son époque sont autant de marques d'un esprit aux prises avec son temps. Aujourd'hui, quatre-vingt trois ans après sa mort, qu'en est-il du rayonnement de son oeuvre et de la puissance novatrice de son écriture? Comment lire son oeuvre protéiforme composée de poèmes, de prose, de lettres, d'essais, de traductions littéraires?

À travers un questionnement multiple et nécessairement pluridisciplinaire, l'on tentera d'ap-

porter des éléments de réponses à ces questions. Après un premier repérage biographique, plusieurs axes de travail seront ouverts éclairant notamment le rapport de Rilke aux voyages, aux artistes tels que Le Greco, Rodin, Cézanne et Picasso, et aux femmes qui ont compté pour lui. Seront également examinées les fonctions que revêtent dans sa création la traduction littéraire, la pratique épistolaire et l'écriture de poèmes en langue française, ainsi que son héritage artistique aujourd'hui.

Avec le soutien de



Plusieurs manifestations artistiques alterneront avec les exposés des chercheurs, traducteurs et écrivains, l'ensemble permettant de croiser — à travers la représentation d'une pièce de théâtre, l'exposition d'œuvres et de photographies, la projection de films et des lectures bilingues de ses poèmes — les regards sur ce poète exceptionnel.

Direction : Michel ITTY, Silke SCHAUDER

Le programme 2009 sur le site du Centre Culturel International de Cerisy : <http://www.cci-cerisy.asso.fr/>

FloriLettres n°105 consacré au colloque sur Rilke : [http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id\\_article=1113](http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1113)

## Expositions

### **Joseph Roth, l'exil à Paris 1933-1939 Musée d'art et d'histoire du Judaïsme Du 17 juin au 4 octobre 2009**



Cette exposition documentaire permettra de redécouvrir Joseph Roth, un des plus grands écrivains autrichiens du XXe siècle. À travers des manuscrits, des correspondances, des éditions originales, des photographies et des documents audiovisuels, le parcours insistera sur ses années parisiennes, son travail d'écrivain, son engagement actif dans le milieu des exilés opposants au nazisme et sa fidélité nostalgique à la monarchie habsbourgeoise.

Dans son ample oeuvre littéraire, Joseph Roth, né en 1894 à Brody en Galicie, une région de l'empire austro-hongrois (aujourd'hui en Ukraine), évoque abondamment le déclin de l'Autriche impériale et royale et le monde juif d'Europe de l'Est dont il est issu. On connaît surtout de lui *La Marche de Radetzky*, qui offre l'un des tableaux les plus poignants de la fin des Habsbourg et *Le Poids de la Grâce* (ou *Job*, *l'Histoire d'un Homme simple*).

Après ses années de formation à Vienne, il s'établit à Berlin, comme journaliste pour *Vorwärts*, puis comme correspondant de la *Frankfurter Zeitung*. Le jour de l'avènement du IIIe Reich, il quitte l'Allemagne pour la France, où il a déjà effectué plusieurs séjours. Réfugié à Paris, il évolue au sein d'un milieu germanophone antinazi et dénonce le pouvoir hitlérien dans des articles véhéments. Il soutient à reculons la résistance du régime autoritaire autrichien face au nazisme, et défend ardemment le retour de la monarchie des Habsbourg, convaincu que cela seul pourrait sceller l'union de tous les Autrichiens et faire barrage à l'Allemagne hitlérienne. Parmi ses amis, figurent Soma Morgenstern, Stefan et Friderike Zweig, Heinrich Mann, Ludwig Marcuse, Schalom Asch, Egon Erwin Kisch, Stefan Fingal et Blanche Gidon - sa traductrice.

Installé à l'hôtel Foyot, rue de Tournon, il continue de voyager à travers l'Europe, y compris en Autriche.

Cette exposition a été conçue par Heinz Lunzer, directeur du Literaturhaus de Vienne jusqu'en 2007, et Victoria Lunzer-Talos, ancienne responsable de la bibliothèque d'histoire de l'art à l'Université de Vienne.

Commissariat de l'exposition pour le MAHJ :  
Laurence Sigal et Dorota Sniezek

Tarifs : 5,50 €/4 €

Horaires d'ouverture : lundi au vendredi de 11 h à 18 h ;  
dimanche de 10 h à 18 h

Nocturnes exceptionnelles jusqu'à 21 h les jeudis 25 juin, 10 et 24 septembre 2009.

Musée d'art et d'histoire du Judaïsme  
Hôtel de Saint-Aignan  
71 rue du Temple. 75003 Paris  
[www.mahj.org](http://www.mahj.org)  
Réservation : 01 53 01 86 48  
ou [reservations@mahj.org](mailto:reservations@mahj.org)



André Masson  
Jeune fille  
dans une basse-cour  
(Le Dindon), huile sur toile,  
1947, 112x87 cm,  
Coll. Abel Rambert  
© André Masson  
© Adagp Paris 2009

### **Le Bestiaire d'André Masson Du 6 avril au 5 septembre 2009 Musée de la Poste**

Le Musée de La Poste présente, du 6 avril au 5 septembre 2009, l'exposition « Le Bestiaire d'André Masson » dans le cadre de sa programmation « Un timbre - un artiste ».

Elle réunit plus de 150 oeuvres : huiles sur toile, aquarelles, livres illustrés, dessins et gravures, dont un cabinet dédié à son bestiaire érotique.

André Masson est né dans un village industriel de l'Oise en 1896, de parents d'origine paysanne. Il commence son apprentissage artistique en 1907 à l'Académie royale des Beaux-Arts et arts décoratifs à Bruxelles. A son arrivée à Paris en 1912, il s'inscrit à l'École nationale des beaux-arts.

André Masson a pratiqué un cubisme très personnel dès la fin de la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle il a été grièvement blessé au Chemin des Dames. Son atelier de la rue Blomet, où se rencontrent Roland Tual, Antonin Artaud, Georges Limbour, Michel Leiris, Georges Bataille, Louis Aragon, André Breton... a été un des lieux de formation du Surréalisme et un foyer de dissidence. Daniel Henry-Kahnweiler devient son marchand et grâce à lui, il peut, dès 1922, se consacrer entièrement à la peinture. Masson qui se considérait comme un surréaliste de naissance adhère au mouvement en 1923. En 1927, il pratique pour la première fois l'automatisme sur une toile en projetant du sable sur une couche de colle. Fasciné par l'Espagne et ses paysages, il s'y exile volontairement de 1933 à 1936. Il collabore à la revue surréaliste « Minotaure » et fonde avec Bataille la revue « Acéphale » en 1936. En 1941, la famille Masson s'embarque avec Breton et quelques autres surréalistes aux Etats-Unis, via La Martinique où elle restera jusqu'en octobre 1945. Elle s'installe en Nouvelle Angleterre et a pour voisins Calder, Yves Tanguy et Arshile Gorky. La peinture de Masson inspire les jeunes expressionnistes abstraits américains et plus particulièrement Jackson Pollock. En 1947, l'artiste déménage au Tholonnet près d'Aixen Provence. Il connaît une période d'apaisement qui se ressent dans sa peinture et se tourne vers des peintres comme Renoir et la peinture chinoise. En 1965, Malraux lui confie le décor du plafond du théâtre de l'Odéon, tandis que la même année une rétrospective au Musée national d'art moderne consacre son oeuvre. Il meurt à Paris en 1987 à l'âge de 91 ans. Si Masson a été un grand peintre, il a été également un prodigieux dessinateur et illustrateur et un graveur des plus inventifs. Sculpteur à ses heures, décorateur de théâtre, écrivain original, l'apport d'André Masson à l'art du XXe siècle est essentiel.

#### COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION

Josette Rasle

Musée de La Poste

34 Bd de Vaugirard

75015 Paris

Tél. : 01 42 79 24 24

[www.museedelaposte.fr](http://www.museedelaposte.fr)

Courriel : [reservation.dnmp@laposte.fr](mailto:reservation.dnmp@laposte.fr)

ACCÈS MÉTRO : Montparnasse-Bienvenue

Ouvert tous les jours

sauf dimanche et jours fériés

HORAIRES D'OUVERTURE : de 10h à 18h

TARIF : 5 € - TARIF RÉDUIT : 3,50 €

Gratuit pour les moins de 18 ans

lement présentés dans l'exposition.

## Les actions de mécénat de la Fondation La Poste

Fidèle aux valeurs du groupe La Poste, la Fondation soutient l'expression écrite en aidant l'édition de correspondance, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de l'écriture.

Lundi 16 avril 2007, Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la culture et de la communication, a remis à La Fondation La Poste, représentée par Jean-Paul Bailly, président du Groupe La Poste, la **médaille de Grand Mécène** du Ministère de la culture et de la communication

### Le timbre de la Fondation La Poste



Création d'Elisabeth Maupin  
d'après M2baz © La Poste, 2006

## Aide à l'édition de correspondances et aux publications qui valorisent l'écriture épistolaire

Publications 2009

**Henri Rabaud, *Correspondance et écrits de jeunesse*** (Lettres à Daniel Halévy et Max d'Ollone) Ed. Symétrie (Lyon)

L'Association « Lire c'est Vivre » a pour objet principal de gérer les huit bibliothèques de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis et de participer à la lutte contre l'illettrisme en proposant aux détenus un accès direct aux livres et revues. L'Association co-édite un livre qui est « l'écho exact, précis, de ce que vivent les lecteurs des bibliothèques d'une prison » ; livre intitulé « **Dans ma cellule j'ai fait le tour du soleil** ».

**Correspondance d'Auguste Perret et Marie Dormoy.** Ed. du Linteau. Édition établie, présentée et annotée par ANA belA de ARAUJO. Collection "Archives". Le secret de polichinelle, partagé par tous les historiens de l'architecture, est levé. L'échange épistolaire entre l'architecte et la critique d'art enfin révélé fait voler en éclats bruits de couloir, soupçons et silences : Marie Dormoy et Auguste Perret furent amants. L'intérêt n'est pourtant pas dans cette vérité dorénavant établie - et somme toute banale -, mais davantage dans la mise en lumière qu'une telle correspondance apporte.

**Emile Meyerson, *Correspondance.*** Ed. CNRS. Né à Lublin et formé à la chimie en Allemagne, Meyerson a créé une œuvre de philosophie et d'histoire des sciences de 1900 à 1933, après son installation en France. Recueil - limité à la correspondance française - qui présente une sélection de lettres signées par des noms célèbres tels que Guillaume Apollinaire, Gaston Bachelard, Henri Bergson, Albert Einstein.... On y trouve aussi bien des discussions philosophiques techniques que des réflexions sur les questions d'actualité et des renseignements précieux sur les échanges intellectuels dans la France du XX<sup>e</sup> siècle.

**Plume de stars.** Une autobiographie de Claude Lemesle. Ed. de l'Archipel  
« Quelle chance improbable, inouïe... C'est vrai qu'il n'est pas un matin où je ne remercie la providence du privilège qu'elle nous a offert, à moi comme à quelques autres : vivre toute sa vie

avec des chansons, être des plumes de stars ! ».

**Camille Saint-Saëns, *Correspondance*.** Ce livre a valeur de catalogue pendant l'exposition consacrée en ce moment à Saint-Saëns au Château-Musée de Dieppe. Ed. Symétrie (Lyon)

**Madame de Maintenon, *Correspondance*.** Ed. Honoré Champion. Parution du volume 2. Projet présenté par le Collège de France, une équipe européenne de recherche entreprend l'édition intégrale de la correspondance active de Mme de Maintenon. 7 tomes à paraître jusqu'en 2010.

## Manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture.

### Ces actions sont soutenues par les postiers

#### Début 2009

Le Musée Fabre de Montpellier Agglomération en partenariat avec les Galeries du Grand Palais, présente du 7 février au 24 mai, la première rétrospective en France de **l'oeuvre d'Emil NOLDE**, l'un des plus importants artistes de l'époque moderne. (La Fondation La Poste a soutenu la publication - en octobre 2008 - chez Actes Sud d'Emil Nolde *Lettres 1894-1926* ; La Poste est partenaire de l'exposition)

**Les Rencontres de la Nuit / Paris Batignolles (5ème édition)** Françoise Dolto, « Les correspondances de la nuit » - Mairie du XVIIIème  
du 25 mai au 30 mai, le 30 mai à 18h00

**Festival du Mot** La Charité sur Loire du 27 mai au 1er juin

#### Cinéastes Affranchis / Festival La Lettre au Cinéma

« Lettres filmées » le 27 mai de 14h à 18h  
film de Caroline Champetier *Cœur de tigre* à 16h30

**Les Futurs de l'Écrit** (Abbaye de Noirlac) du 30 au 31 mai

**Festival Par Monts et par mots.** Villa Marguerite Yourcenar du 4 au 7 juin  
Lettres sur l'enfance (1978-1988) d'après *Une vie de correspondances*, de Françoise Dolto (Gallimard) par M. Daule le 6 juin de 16h30 à 17h30

**Le Marathon des Mots - Toulouse** (5ème édition) du 10 au 14 juin  
« Le Marathon sur Seine » le 15 juin (soirée égyptienne au siège à 19 h 30)

**Festival de la Correspondance à Grignan** du 2 au 7 juillet. Plusieurs rencontres littéraires et une lecture-spectacle : « Une nuit avec Casanova » à la Collégiale le 3 juillet à 22 heures

**Colloque de Cerisy** (Rainer Maria Rilke) du 13 au 20 août

**Correspondances actuelles d'écrivains sur les routes de l'Aéropostale** projet du P.E.N. Club de France, année 2008 / projet sur 3 ans. Susciter une correspondance entre des écrivains contemporains vivant dans des différents pays qui ont été touchés par la grande aventure de l'aéropostale, prioritairement : l'Europe, l'Afrique et l'Amérique latine.

## Prix littéraires

**3ème édition du Prix Clara :** Pour concourir au Prix Clara 2009, il faut : - avoir moins de 17 ans au 28 septembre 2009 ; - écrire une nouvelle en français de 5 à 70 pages (de 7500 à 105 000 signes) ; - l'envoyer par courrier avant le 11 mai 2009 accompagné d'une déclaration sur l'honneur indiquant que le texte a bien été écrit par l'auteur.

Le concours est ouvert à tous les jeunes des pays francophones. Aucun thème n'est imposé.

La nouvelle est à adresser : - soit par voie postale à l'adresse suivante :

Editions Héloïse d'Ormesson / Prix Clara // 87 boulevard Saint-Michel // 75005 Paris

- soit par e-mail à [prixclara@editions-heloisedormesson.com](mailto:prixclara@editions-heloisedormesson.com)

Les nouvelles peuvent être adressées à partir du mois de janvier 2009.

Le Prix Clara sera décerné au cours de l'automne 2009. Le ou les lauréates verront leur oeuvre publiée par les Éditions Héloïse d'Ormesson. Le volume étant à vocation caritative, les bénéfices de sa vente seront versés à l'Association pour la recherche en cardiologie du fœtus à l'adulte de l'hôpital Necker-Enfants malades.

<http://editionseho.typepad.fr/prixclara/>

**Remise des Prix Zellidja** à la Maison de la Culture du Monde

Prix d'écriture le 25 juin à 18h

## Soutien à la diffusion de l'information littéraire en rapport avec les objectifs de la Fondation

FloriLettres et site internet de la Fondation La Poste. Refonte et nouvelle identité visuelle depuis mai 2007

## Soutien aux jeunes talents qui associent textes et musique

**Ces actions sont soutenues par les postiers**

2009

**Festival Paroles et Musiques** à Saint-Etienne (ateliers d'écriture) du 27 au 31 mai

**Académie Européenne de Musique - Festival d'Aix en Provence** du 18 juin au 25 juillet

**Francofolies à La Rochelle**, 24ème édition. Juillet 2009. C'est avec Voix du Sud que la Fondation sera présente aux Francofolies de La Rochelle.

«**Le cœur en Musiques**», **Saisons Musicales en Ardèche**, 7ème édition : août 2009. Lectures de correspondances et d'écrits de musiciens

**Centre des Ecritures de la Chanson, Voix du Sud-Fondation La Poste : année des 15 ans des Rencontres.**

Le 6 avril à 20h30 remise des Prix Centre des Ecritures de la Chanson au Bizz'Art (ex Opus Café).

2009 :

Trois sessions des Rencontres d'Astaffort dont une session thématique autour du jeune public (1ère session du 6 au 14 mai)

Quatre sessions des Rencontres Répertoires, deux résidences de créations, le développement du Prix Centre des Ecritures, la tournée Voix du Sud avec Emily Loizeau et le développement de plateaux chansons dans les grands festivals et en Aquitaine dans le cadre des saisons culturelles, la mise en œuvre d'une programmation régulière à Astaffort, le développement de dispositifs d'actions éducatives autour de la chanson à destination des jeunes en difficultés.

**Festival Jacques Brel à Vesoul.** Festival de la chanson française francophone. Octobre 2009

## Engagement en faveur de l'écriture pour tous

**Opéra de Lyon, Kaléidoscope 2.** Octobre 2008 à juin 2011.

*1ère étape de préparation* : octobre 2008 - septembre 2009

- dès septembre 08, immersion des artistes amateurs à l'Opéra, par l'ouverture des répétitions et rencontres avec des professionnels.

- de janvier à juin 2009, ateliers de pratique artistique visant à rendre opérationnels les amateurs lors des répétitions, suivis des auditions finales.

- septembre 2009 : livraison du livret et de la musique pour copie et diffusion aux répétiteurs et aux groupes.

*2e étape de répétition* : octobre 2009 - septembre 2010

- d'octobre 2009 à mars 2010, répétitions en petits groupes avec les répétiteurs dans les quartiers.

- d'avril à août 2010, répétitions « tutti » (semaines entières pendant les vacances) avec les maîtres d'œuvre et les équipes de l'Opéra.

3e étape de création : première moitié de la saison 2010-2011

Représentation(s) sur la scène de l'Opéra.

**Théâtre National de la Colline.** Janvier 2009, début des ATELIERS D'ECRITURE pour le public associatif de l'est parisien. Encadré par un auteur (Jacques Serena) associé au Théâtre National de la Colline, l'atelier d'écriture est proposé à un public issu d'association à vocation sociale et socioculturelle des arrondissements populaires de l'Est parisien. L'objectif est de favoriser la valorisation personnelle et identitaire de personnes immigrées, d'origine immigrée, ou en rupture avec la société, par l'expression de soi au sein d'un groupe et par le biais d'une activité créatrice.

**Les Futurs de l'Écrit / Abbaye de Noirlac** (Cher) Les Futurs de l'écrit explorent les différentes formes d'écriture (littéraires, plastiques, musicales, sonores que visuelles). L'édition 2009 met l'écriture au cœur d'une relation nourrie entre les artistes et la population. Un accent particulier est mis sur les publics en difficultés sociales et psychologiques. Cette manifestation interroge la place de l'artiste, aujourd'hui et demain,

en même temps que le rôle de l'éducation et des pratiques artistiques. Souci de tisser un réseau culturel sur le département : les propositions artistiques ont été entièrement pensées en collaboration avec 14 partenaires culturels du Cher. Ainsi, Les Futurs de l'écrit fédèrent les initiatives culturelles du département, initiatives souvent isolées et pourtant fondamentales pour le territoire.

Les choix artistiques ainsi que les populations associées à ces chantiers se sont dessinés à partir des actions culturelles des différents partenaires afin de croiser leur logique propre avec le projet du Centre culturel de rencontre de Noirlac. 20 groupes de populations différents investis pendant 6 à 8 mois dans une dynamique de création.

**Ateliers d'écriture au CHU d'Angers** : Patients des services de neurologie et de neurochirurgie et personnel.

Ateliers d'écriture sur un thème choisi / reproduction des textes sur les murs du service / lisibles par la famille, les amis, les soignants.

Intervenant l'écrivain Rémi Chechetto.

« **Participe Présent !** », projet développé par le Centre de ressources littérature / écriture de la Scène nationale de la Roche-sur-Yon

Public ayant difficilement accès à la culture : coupé pour des raisons sociales, géographiques, familiales, médicales....

Rencontres autour de la littérature par des ateliers d'écriture. Ateliers d'écriture en 2 temps : préparation, avec des animateurs, à la rencontre avec un auteur sur l'œuvre duquel un travail aura été fait.

Animateur d'atelier d'écriture puis auteurs ( Richard Morgiève, Olivia Rosenthal..)

**Leitura furiosa / Maison de la culture d'Amiens / Mise en place d'ateliers d'écriture** par deux groupes culture (celui de l'Association Le Cardan et celui du centre Culture! Etouvie d'Amiens), regroupant des personnes « fâchées avec la lecture et l'écriture ». Atelier constitué de 10 personnes issues des 2 groupes. Thèmes d'écriture seront abordés par les écrivains et les participants.

A partir des textes écrits : mise en forme, mise en espace, mise en lecture...avec 2 metteurs en scène (associés à la Maison de la Culture)

En mai prochain pendant la manifestation Leitura Furiosa, les textes seront lus publiquement

**CRAPT CARLI GIP-FCIP d'Alsace** : les 10 ans du Plaisir d'Écrire. Les publics touchés : personnes de + de 16 ans, pour la plupart inscrites dans des parcours de formation, engagés dans des parcours d'insertion professionnelle ou dans des démarches de resocialisation.

(315 personnes ont participé à l'appel à textes proposé dans le cadre du concours régional d'écriture 2008). En 2009, l'appel à textes pour le concours régional d'écriture est reconduit et portera sur le thème « environnement ». Publication de l'intégralité des textes dans une ouvrage collectif.

Depuis le 5 juillet 2005, le site de la Fondation La Poste, [www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org), est le premier site du groupe La Poste rendu «**accessible**» aux **non-voyants**.

.....

#### **Auteurs**

Nathalie Jungerman (ingénierie éditoriale et rédactrice en chef indépendante)

Corinne Amar, Elisabeth Miso, Olivier Plat

ISSN 1777-563

nathalie.jungerman@laposte.net

#### **Editeur FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE**

44 boulevard de Vaugirard

Case Postale F603 75757 Paris Cedex 15

Tél : 01 55 44 01 17



<http://www.fondationlaposte.org>

[fondation.laposte@laposte.fr](mailto:fondation.laposte@laposte.fr)